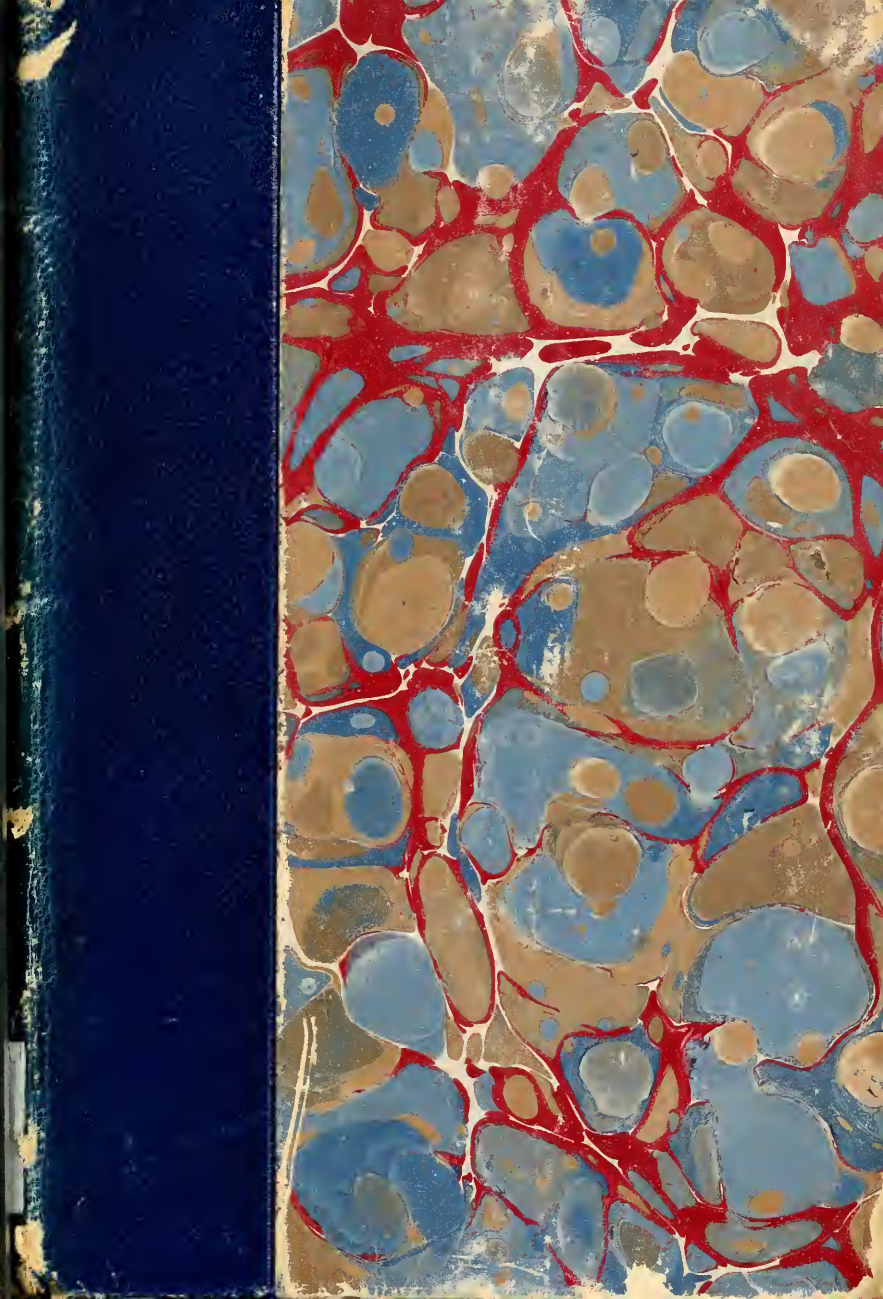
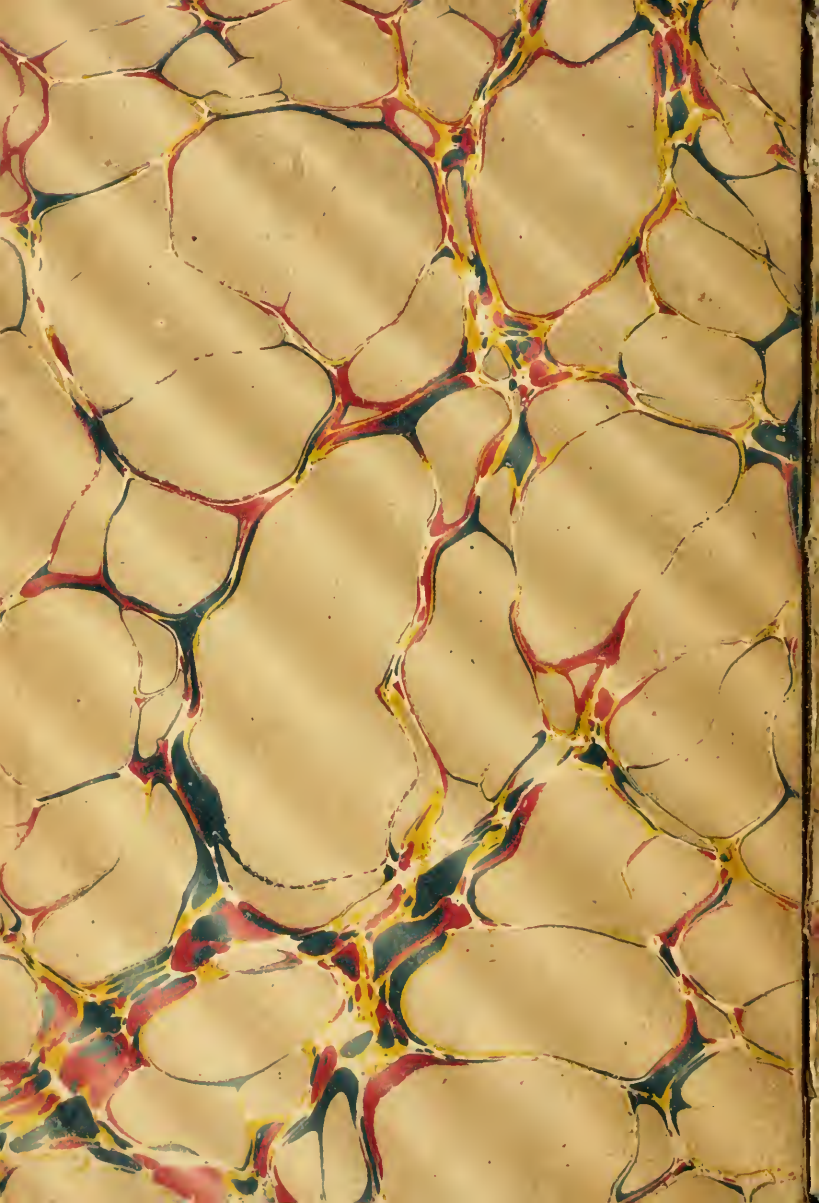
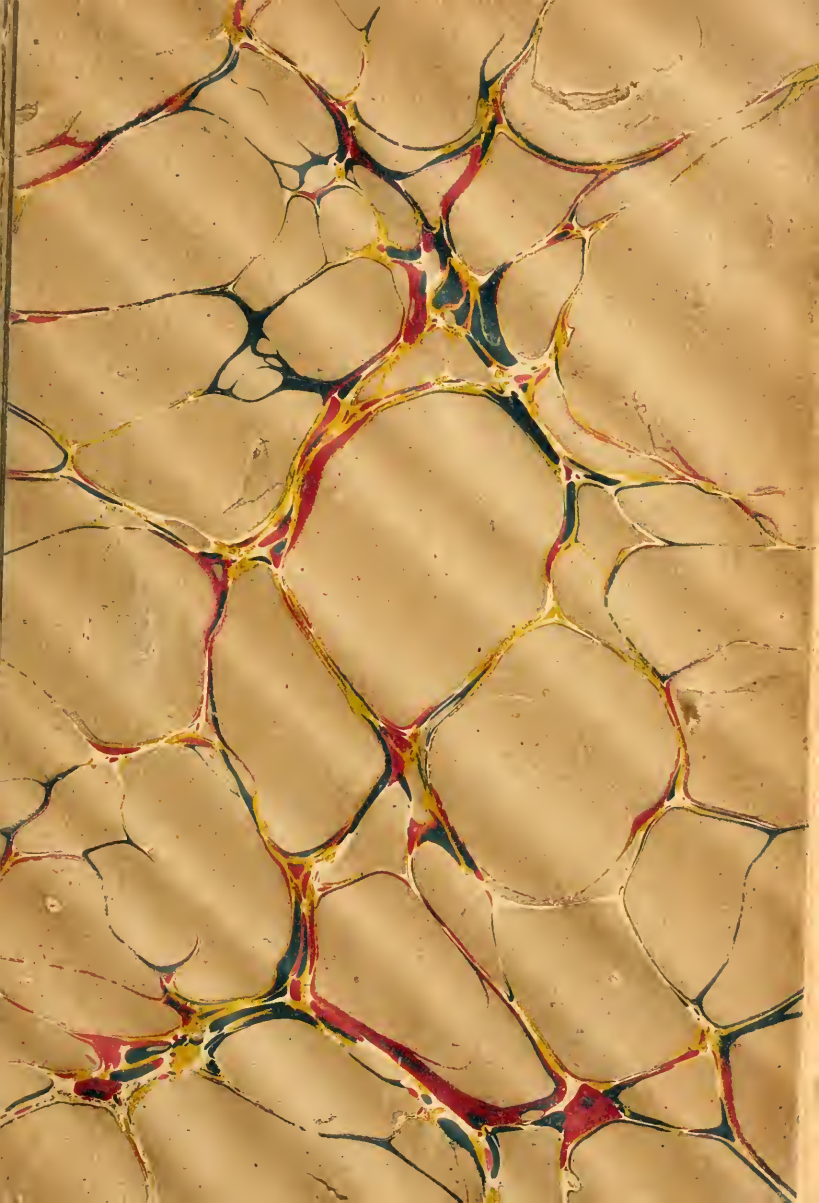






CONTES A SOI-MÊME

DU MÊME AUTEUR

Episodes, sites et sonnets.

Poèmes anciens et romanesques (épuisé.)

Tel qu'en songe.

EN PRÉPARATION :

Contes de ma Sœur l'Oie.

Il a été tiré des CONTES A SOI-MÊME : 3 exemplaires sur Chine ; 7 exemplaires sur vieux Japon ; 4 exemplaires sur vélin d'Arches ; 15 exemplaires sur vergé des Vosges.

N°

B.34.660

HENRI DE REGNIER

CONTES A SOI-MÊME

36820
11/10/95

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
11, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 11

1894
Tous droits réservés

PR
2636
E3A66

TEXTUAIRE

Au lieu d'un frontispice. 3
Le sixième mariage de Barbe Bleue. . . 7
Manuscrit trouvé dans une armoire. . . 31
Eustase et Humbeline. 47
Soirs intimes et mondains. 55
Le Château de Lucile. 57
Adieu. 63
L'auberge 69
Peonies. 73
Lawn-tennis 75
Bal d'Avril. 78
Aux rives 88
Chating. 91
Le dernier mot 94
En manière de signet : La Couronne des Guidiens. 101

Soirs intimes et mondains 113
L'Escalier. 115
Bonheur d'été. 119
Soir de fête. 122
Anticipation. 125
Présages 129
Soir monitoire 133
Le grief d'un orgueil. 137
Rencontre 141
Les Promeneurs 145
Le Combat dans la forêt 151
Hermogène. 171
Le Chevalier qui dormit dans la neige. . 185
A la place d'un fleuron 193

AU LIEU D'UN FRONTISPICE

De ce petit livre le titre est encore ce qui m'y plaît le plus comme pouvant en devenir l'excuse au besoin. Sinon, que chaque lecteur bienveillant approprie à ses songes ce dont ils s'accommoderont et j'aurai eu, par surcroît, le plaisir de m'être conté quelques-uns des miens ; aussi, aurais-je voulu pour frontispice à ces pages tels emblèmes significatifs. Un peintre de mes amis les eût dessinés ; il y aurait figuré par exemple un miroir ou une conque ou une gourde curieusement ornementée. Il l'aurait représentée en étain, car j'aime ce métal qui a un aspect de très vieil argent humble, éraillé et intime, un argent un peu

mat comme si l'approche d'un souffle le ternissait ou si son éclat se tempérait de la moiteur d'avoir été longtemps tenu par une main tiède.

L'allégorie sans doute eût été plus claire par une conque. La mer en dépose de charmantes sur le sable des plages, parmi les algues doucereuses, un peu d'eau et des coquilles. Une nacre çà et là à vif sous leur écorce en irise les luxueuses plaies et leur forme est d'une malice si mystérieuse qu'on s'attend y entendre chanter à son oreille les Sirènes. L'écho indéfini de la mer y murmure seul et ce n'est en lui que le flux de notre sang qui y imite le cri intérieur de nos destinées.

Mais un miroir vaudrait mieux certes. Je suis sûr que mon peintre en enguirlanderait le cadre ovale de fleurs ingénieuses et qu'il saurait contourner autour de la poignée le nœud de quelque sérpent caducéen.

Mon ami n'a pu se prêter à ma fantaisie. La sienne était de ne plus peindre et de vivre — comme j'ai vécu — les longues heures de son silence, tourné vers le visage de ses songes.

Le sixième mariage de Barbe-Bleue

A Francis Poictevin.

LE SIXIÈME MARIAGE DE

BARBE-BLEUE

L'Eglise était toute somnolente. Il y venait par les vitraux décolorés plus assez de lumière pour s'y distraire dans pas assez d'ombre encore pour y pleurer ; aussi quelques femmes, à genoux çà et là, semblaient y attendre plus d'obscurité. Elles restaient taciturnes sous leurs coiffes tutélaires, les hautes coiffes du pays, toutes de douce toile, sous qui s'abrite le visage naïf des jeunes filles et où s'ensevelit presque à l'écart la face usée des vieilles femmes.

La concavité sonore du vaisseau amplifiait le bruit d'une chaise remuée. Des clefs de la voûte pendaient, une à une, des lampes et un lustre d'un vieux cristal balançant presque imperceptiblement sa couronne de cires

éteintes. Il y avait des fleurs et des figures sculptées aux chapiteaux des piliers et sur la cuve du bénitier autour duquel des gouttes répandues de l'eau sainte qu'on s'offre, du bout des doigts, par un attouchement lustral et dont on se signe, mouillaient le pavé.

Une odeur d'encens prolongeait par toute la nef un souvenir des dernières vêpres, et même sa permanence, à la fois nuptiale et funéraire, évoquait une rétrospection plus lointaine d'obsèques psalmodiées et de noces joyeuses.

Fût-ce à cause de l'heure où j'arrivai cet après-midi à Quimperlé et qu'alors les cloches tintaient, d'un bruit argentin comme le gai nom léger de la ville même, dans un ciel de soleil menacé de nuées moites à l'horizon, mais, en mon esprit, prédomina une idée de fête, ces sonneries me représentant des liesses de fiançailles et des cortèges aux carrefours et au parvis. Le dimanche en lui a aussi quelque chose de pompeux et de décoré. Ici, il est oisif plutôt et réquiescent. Les maisons sont anciennes et comme assoupies ; on est aux portes ainsi que pour l'attente d'un passage ou au retour de quelque

joie. Les blanches coiffes ailées ont un aspect de cérémonie et de complication. Elles se balancent à la marche des filles et leur ordonnance est dentelée de malices et brodée de coquetteries; sur la tête des aïeules, elles se simplifient et s'endorment, avec des cassures, nonchalantes et un peu roides.

Les arbres du mail alignaient régulièrement dans l'eau accueillante de la rivière, leur mirage désœuvré, d'accord avec le jour dominical qu'attestait aussi le batelier, assis, jambes pendantes, sur le parapet du pont et qui m'interpella pour l'offre d'une promenade sur le Leta.

La langoureuse rivière ne coulait pas et s'étendait entre les quais et les arbres, puis elle tournait avec lenteur, attentive et engourdie, à pleins bords, au ras de l'herbe d'une prairie que dominait, au loin, une ombre forestière sur un ciel nuancé déjà de crépuscule.

L'horloge du clocher sonna cinq heures; une feuille se détacha d'un petit orme, tournoya, se posa sur l'eau et y resta immobile. Je descendis vers la barque et elle démarra doucement.

Les deux rameurs, du coupant de leurs

rames, entamaient l'eau unie et compacte où le sillage angulaire de la barque s'élargissait jusques aux berges. Un brin d'herbe y remuait alors ou, d'un groupe de roseaux, un seul, le plus grand, oscillait longtemps.

Devant moi c'était l'avenue silencieuse de la rivière, la quiétude de sa coulée ou l'attrait de son tournant ; puis le paysage vers qui j'allais séparait son ensemble à mon approche. Il se partageait et glissait de chaque côté, en files d'arbres, en prairies, en feuillages se correspondant ou s'alternant d'un bord à l'autre. Leur double passage reconstituait derrière moi, si je tournais la tête pour les voir, une ordonnance et une surprise nouvelles dont l'aspect se modifiait encore à mesure de mon progrès vers ce qui fournissait à son changement la matière de sa variété.

Ce furent : des prés d'une herbe vaporeuse frôlée de lambeaux de brume, des chemins bordés de peupliers, des roseaux et des iris aux flexibles feuilles en épées ; tout se refléta dans l'eau exacte et, quoique le jour diminuât seulement, le silence était celui du plus calme soir. Les marbrures du ciel tâcheté de nuages, çà et là, empierraient de plaques

d'opacité l'eau qui, appesantie, semblait descendre entre ses berges.

Elle descendait d'autant que les hauteurs riveraines la dominèrent davantage de leurs verdures. La proximité de grands arbres de plus en plus nombreux et hauts l'empreignit d'un surcroît de gravité. Il s'y creusa des porches d'ombre ; la ténèbre s'y voûta en grottes au seuil desquelles finissait le dernier miroitement du ciel dans cette onde, et la rivière entra dans la forêt, de toute son eau d'ébène, avec la barque où je ne voyais plus le bois des rames aux mains des rameurs qui, d'un geste maintenant énigmatique, semblaient supplier désespérément l'effroi souterrain de quelque Styx !

Ils avaient ramé longtemps, aussi, parfois, s'arrêtaient-ils, d'accord pour se reposer avec la curiosité du site. Là, alors, la barque s'encastrait nette et comme soudée à son reflet dans cette eau pétrifiée où, des avirons, tombaient des gouttelettes, une à une, énumératrices du silence qui comptait son heure à leur clepsydre minutieuse.

Le soir était venu moins peut-être que je n'étais allé vers lui. Il habitait la forêt et y

paraissait congénère des lourds feuillages riverains. Le lieu était taciturne, et le bateau s'obstina sédentaire à un endroit où la rivière, élargie en lac, semblait finir noire, informe et stable, et, sans continuer son cours, s'approfondir indéfiniment, superposant ses ondes à elles-mêmes et s'accumulant en soi.

En même temps que le spectacle de ma promenade avait changé avec le crépuscule crû et abouti à presque la nuit, ma tranquillité d'esprit avait dégénéré, à travers toutes les nuances de la mélancolie, en une sorte d'angoisse ; j'allais enjoindre aux bateliers de s'en retourner et de quitter ce bassin solitaire qui ne mirait en lui qu'un silence qui était l'âme de l'ombre quand j'aperçus, à l'écart d'une petite anse, une maison, là, triste, close et charmante au point que l'envie me vint de cueillir dans le jardin qui l'entourait quelques-unes des belles roses qui y croissaient. J'en respirerais l'odeur durant mon retour par la morne allée d'eau qui m'avait conduit jusque-là.

Une femme sortit d'un petit pavillon et m'offrit de visiter la demeure qu'elle gardait. L'isolement, l'accès difficile du cottage avaient, qu'elle m'avoua, éloigné les acheteurs quoi-

qu'il vînt souvent, ici, du monde, ajoutait-elle, voir la ruine. — « Quelle ruine ? — » « Celle, Monsieur, du château de Barbe-Bleue, du seigneur de Carnoët. »

Son visage était calme sous sa coiffe blanche de paysanne et sa bénigne bouche souriait à demi presque à regret. Sa chair était pacifique et la grande cape qui enveloppait son corps tombait à plis graves.

Avec le costume immuable de ce pays elle ressemblait à ses pareilles d'autrefois et, en un recul singulier, elle m'apparaissait, au seuil des vieux âges, comme une contemporaine du Sire, légendaire en sa tragique histoire. Sa demeure ! et je pensais à la haute tour, aux belles robes orfévries et sanglantes, aux supplications des douces lèvres pâles, au poing brutal tordant les longues chevelures éplorées, lendemains funestes de noces captieuses et tentatrices dont j'avais entendu l'écho dans les cloches festoyantes de ce jour et dont, avec l'encens, j'avais respiré le souvenir dans la nef de la vieille Eglise.

Ce fut par un crépuscule pareil à celui-ci, sans doute, que Sœur Anne qui, durant tout le jour, n'avait vu que le soleil poudroyer

pleura de ce que rien n'était venu vers celle pour qui l'heure inexorable était proche.

La haute tour, du sommet de laquelle l'anxieuse Vigilante avait interrogé le circuit du vaste horizon de la forêt, les chemins déserts et les deux rives de la rivière, était la même que celle dont j'entrevoyais devant moi le noir débris. De l'antique château, seule, elle était restée, hautaine et attestatrice, et elle survivait à l'écroulement de la demeure orgueilleuse ensemble et à sa propre caducité par ce pan de mur de rude pierre qu'elle dressait dans l'ombre.

Il était emmantelé de lierre, debout sur un tertre d'herbes et de mousses qui rongeaient sa base, montaient le long de ses parois, pénétraient entre ses joints et s'épanouissaient dans ses fissures, et sa solide masse impressionnait toute la forêt environnante.

Alentour, le sol était inégal, déprimé ou exhaussé selon qu'il y avait eu là une douve ou une muraille. La destruction a des caractères divers ; parfois ce qui tombe s'efface doucement, peu à peu, s'émiette et disparaît au lieu de s'attarder en ruine récalcitrante qui résiste au temps, lui dispute sa déchéance et tasse sa chute en quelque amas brut

dont la terre ne reprend pas les matériaux sans en rester bossuée et difforme de la difficulté qu'elle a eue à les résorber ou à les mal couvrir de sa verdure.

L'obscurité presque complète était devenue une présence par l'aspect qu'elle avait pris de ce décombre pour me regarder de toute l'opacité de son vieux bloc de granit qui résumait en lui la ténebre et lui donnait une forme. Il était impossible que des ombres n'errassent pas autour de ces pierres et, les y ayant vues, je ne pus me les imaginer autrement que douces, mélancoliques et nues.

Nues de leurs robes appendues au mur du réduit sinistre où le sang successif des cinq épouses avait rougi les dalles !... Comment eussent-elles erré autrement que nues puisque leurs belles robes avaient été la raison de leur mort et le seul trophée qu'eût voulu d'elles leur singulier mari.

L'une n'avait-elle pas péri, la première, à cause de sa robe blanche comme la neige que foulent, de leurs sabots de cristal, sur les tapisseries des chambres, des Licornes qui marchent à travers des jardins, boivent à des vasques de jade, et s'agenouillent, sous des

architectures, devant des Dames allégoriques de Sagesses et de Vertus ; l'autre ne mourut-elle pas parce que sa robe était bleue comme l'ombre des arbres sur l'herbe, l'été ! tandis que le vêtement de la plus jeune qui mourut aussi, douce et presque sans pleurer, imitait la teinte même de ces petites coquilles mauves qu'on trouve, sur le sable gris des grèves, là-bas, près de la Mer. Une autre encore fut égorgée. Un artifice ingénieux avait disposé sa parure de façon que les branches de corail qui enjolivaient d'arabesques le tissu changeant s'appariassent à ses nuances afin d'être d'un rose vif où le lé était d'un vert vivace et qu'elles s'aigrissent ou s'amortissent alors qu'il devenait prasin ou glauque.

Une enfin, la cinquième, s'enveloppait d'une pièce de mousseline ample et si légère qu'en se superposant ou en se dédoublant elle paraissait selon son épaisseur ou sa transparence de la couleur de l'aube ou du crépuscule.

Toutes mortes, les douces épouses, avec des cris, des mains supplicatrices ou des surprises stupéfaites et silencieuses.

Pourtant le bizarre et barbu seigneur les aima toutes. Toutes elles passèrent par la

porte du manoir, le matin, au son des flûtes qui chantaient sous des arcades de fleurs ou, le soir, au cri des cors clamant parmi les torches et les épées, toutes, venues des pays lointains où il les avait été chercher, toutes, timides parce qu'il était hautain, amoureuses parce qu'il était beau, et fières de confier leur langueur ou leur désir à l'étreinte de sa main.

Les gais, mélancoliques ou doux souvenirs qu'elles laissaient à la demeure natale où, de leur enfance en fleur, s'était épanouie leur abondante jeunesse, non plus que les larmes de leurs mères ni les sanglots de leurs vieilles nourrices ne les avait point retenues de partir pour suivre, au loin, le fiancé de leur destin. On quitte tout pour aimer et à peine si, en s'éloignant, elles tournèrent les yeux pour voir encore quelqu'ancien palais au bord du fleuve, avec ses terrasses en quinconces, ses parterres en guillochis et ses arbres en perspectives. Après quelques journées de marche elles ne se souvenaient guère d'une antique et pompeuse maison, au coin de la grande place, dans la ville, ni des médaillons de la façade qui grimaçaient des figures grotesques, ni du marteau de la vieille porte qui, à midi, était tout tiède de soleil.

Elles oubliaient le petit manoir au milieu des prairies, parmi les mares où coassaient le soir, les reinettes, alors qu'il va pleuvoir, et aussi le beau château et les domaniales futaies. Une, même, qui vint d'outre-mer ne songeait plus à l'Ile, l'Ile abrupte et sablonneuse dont la mer rongeait les rocs et battait les grèves et que, l'hiver, le vent torturait, acharné contre sa solidité. A peine si elle pensait quelquefois à certaine petite plage de sable où elle jouait, avec sa sœur, quand la marée était basse, et où elles avaient si peur au crépuscule.

Hélas ! il ne les aima que pour leurs robes variées ces épouses, douces ou altières, et, sitôt qu'elles avaient façonné les étoffes qui les vêtaient aux grâces de leurs corps, qu'elles y avaient imprégné le parfum de leur chair et communiqué assez d'elles-mêmes pour qu'elles leur fussent devenues comme consubstantielles, il tuait d'une main cruelle et sage les Belles inutiles. Son amour en détruisant substituait au culte d'un être celui d'un fantôme fait de leur essence dont le vestige et le mystérieux délice satisfaisaient son âme industrieuse.

Chacune de ces robes habitait une chambre

spéciale du vaste château. L'ingénieux seigneur s'enfermait, pendant de longues soirées, tour à tour, dans l'une de ces salles où brûlait un parfum différent. Les mobiliers en étaient divers et assortis et les tentures correspondaient à des intentions subtiles. Longtemps, passant sa main dans sa longue barbe parsemée de quelques poils d'argent, l'Amant solitaire regardait la robe appendue devant lui en la mélancolie de sa soie, l'orgueil roide de son brocart ou la perplexité de sa moire.

Des musiques lointaines et appropriées transpiraient du dehors à travers les murailles. Auprès de la robe blanche (ô tendre Emmène, ce fut la tienne !) rôdaient des lenteurs de viole languissante ; auprès de la bleue (qui fut toi, naïve Poncette !) le hautbois chantait ; près de la tienne, mélancolique Blismode, un luth soupirait parce qu'elle fut mauve et que tes yeux étaient toujours baissés ; un fifre riait, suraigu, pour rappeler que tu fus énigmatique, en ta verte robe encoraillée, Tharsile ! mais tous les instruments s'unissaient quand le maître visitait la robe d'Alède, robe singulière et qui avait toujours semblé vêtir un fantôme ; alors la musique chuchotait tout bas car Barbe-Bleue

avait beaucoup aimé cette Alède. Elle était jumelle de Sœur Anne ; on eût pu les prendre l'une pour l'autre et c'était à elles deux qu'il désirait que ressemblât la nouvelle épouse, car elles sont six, ces ombres, qui errent, le soir, autour de l'antique ruine et cette dernière seule est vêtue.

C'est parce que, petite bergère, tu gardas tes moutons sur une lande de bruyères roses et d'ajoncs jaunes, à la lisière de la forêt, debout ou assise parmi ton troupeau, en ta grande cape de laine grossière où s'abritait parfois contre le vent quelque agnelle chétive.

Les beaux yeux font la simplicité d'un visage plus belle et la tienne était telle que le veuf Seigneur t'ayant vue en passant t'aima et te voulut épouser. Il avait alors la barbe toute blanche et son regard était si triste, ô Pastourelle, qu'il t'attendrit plus que ne te tenta l'aventure d'être grande Dame et d'habiter le château où tu lisais l'heure par l'ombre des tours sur la forêt.

Rien n'était parvenu dans la solitude de la petite gardienne du fâcheux renom du noble Sire car comme elle était humble et

pauvre on dédaignait de lui parler et, fière, elle n'interrogeait pas ceux qui passaient devant sa chaumière, à l'écart entre deux vieux ormes dont ses moutons, en s'y frottant, usaient l'écorce en collier. D'ailleurs elle ne regrettait pas d'être telle puisqu'elle aimait et quoique elle eût voulu se pouvoir acheter quelque robe neuve pour l'occasion de sa noce approchante, mais elle s'en consolait en pensant que son ami ne lui marqua jamais que lui déplussent sa cape de laine et sa coiffe de toile.

A l'aube, une fanfare de cors réveilla la forêt et quatre bannières, déployées en même temps, au sommet des quatre tours d'angle du manoir, ondulèrent au vent matinal. Une rumeur de fête emplissait la vaste demeure. Les couloirs bourdonnaient, et, dans la cour, piaffaient les chevaux, les uns couverts de housses chamarrées, les autres portant des selles compliquées, les plus forts enjuponnés de mailles d'acier et tous ayant, au frontail, chacun, l'atour d'une belle rose. Dans un coin quelques musiciens, vêtus de souquenilles jaunes, debout et le dos à la muraille, s'exerçaient, d'avance et doucement, à des préludes de flûte.

Enfin le pont-levis s'abaissa. Le cortège sortit. En avant, des hommes d'armes, vêtus de buffles, soutenaient, de leurs longues lances entrecroisées, des corbeilles de fleurs. Venaient ensuite, en bon ordre, une multitude de valets et de pages passementés, des tireurs d'arc, des frondeurs et des hallebardiers et, par groupes, des virtuoses. Les premiers soufflaient en des cornets bizarres et tors. Leurs joues se gonflaient et leur corpulence nourrissait leurs mines rubicondes ; quelques-uns, agiles et maigres, heurtaient, en cadence, des cymbales de cuivre, le reste jouait d'instruments délicats, en marchant à petits pas, l'air attentif et les yeux baissés. Ces derniers précédaient une litière vide portée sur l'épaule par des mulâtres et suivie, à cheval, par le Sire du lieu, en jaquette de soie blanche brodée de perles ovales sur qui descendait sa barbe argentée. Derrière lui une troupe de piquiers et d'arquebusiers et, à la queue, le service : la cave, la cuisine et l'écurie, prolongeait le cortège,

La petite chaumière devant laquelle toute cette pompe s'arrêta dormait silencieuse, la porte fermée. On entendait les moutons bêler doucement dans l'enclos et des oiseaux ve-

naient se poser sur les ormes et le toit d'où ils s'envolèrent, effrayés de cette approche et rassurés par le silence de la cavalcade qui se tenait immobile alentour. Un vent léger frisait les plumes des panaches, rebroussait la dentelle des collerettes et éparpillait la crinière des chevaux, mais ce silence n'empêchait pas qu'un murmure eût couru dans les rangs que celle qui habitait là était bergère et s'appelait Héliade.

Le Sire descendu de sa monture s'agenouilla devant la porte et y frappa trois coups ; l'huis s'ouvrit et l'on vit apparaître, sur le seuil, la Fiancée. Elle était toute nue et souriante. Ses longs cheveux s'appariaient à la couleur d'or des ajoncs fleuris ; à la pointe de ses jeunes seins, rosissait une fleur comme aux brins des bruyères. Tout son corps charmant était simple et l'innocence de toute elle-même telle que son sourire semblait ignorer sa beauté. A la voir si belle de visage les hommes qui la regardaient ne s'apercevaient pas de la nudité de son corps.

Ceux qui la remarquèrent ne s'en étonnèrent pas et à peine si deux valets se la murmurèrent entre eux. Ainsi, en l'ingénieuse ruse qui, étant pauvre, lui avait suggéré

d'être telle, elle s'avançait ingénue, grave et victorieuse d'avance de l'embûche de son Destin.

Toute la ville était en émoi de la cérémonie annoncée pour ce jour-là. La curiosité s'augmentait de ce que, si on connaissait le dur seigneur par la rigueur de ses péages et ses exigeantes redevances, nul ne savait qui allait, sa compagne, passer le portail de l'église avec lui.

L'Evêque avait été seulement prévenu d'avoir à parer son autel pour la circonstance et à ordonner ses plus belles liturgies, aussi, sans réplique au mandement impérieux du Châtelain, se tenait-il sur le parvis, mitré et crossé, en grand apparat avec ses chantres et tout son clergé, dès que les cloches eurent, par leurs volées, signalé l'entrée, dans les murs, du cortège. Le peuple, las d'attendre et de considérer les lumières allumées au fond du chœur, de compter les guirlandes tendues d'un pilier à l'autre et de nombrer l'entourage épiscopal, poussa des cris de joie quand il aperçut au bout de la grand'rue, au-dessus des têtes mouvantes, les hautes lances des cavaliers qui marchaient à travers le populaire,

le repoussant en haie et le refoulant vers la place qu'il encombrait déjà car les bonnes gens aiment le faste et celui-ci, guerrier et nuptial, avait provoqué leur concours et excitait leur curiosité. Aussi se pressaient-ils autour de l'escorte seigneuriale et domestique qui entourait la mystérieuse litière d'où sortit l'étrange fiancée. Ils en furent d'abord stupéfaits et crurent à quelque sacrilège fantaisie de l'audacieux suzerain mais comme ils étaient, pour la plupart, d'âme naïve, et qu'ils avaient vu, maintes fois, peintes sur des vitraux et sculptées aux porches, des figures qui ressemblaient à celle-là : Ève, Agnès et Vierges martyres, douces ainsi qu'elle de leur corps fragile et nu et embellies aussi de doux yeux et de longues chevelures, leur étonnement se changea en admiration à penser que quelque céleste bienveillance envoyait cette Enfant miraculeuse pour réduire de sa douce main l'incoercible orgueil et la cruauté du Pécheur.

Côte à côte, elle et lui, s'avançaient dans l'Eglise que j'avais visitée tout à l'heure, si paisible en son crépuscule méditatif. La nef en était alors parfumée et illuminée de cierges et de soleil. Midi flamboyait aux rosaces épa-

nouies et aux verrières incandescentes et les Clercs, glabres et sournois, songeaient, en voyant cette fille délicieuse qui passait au milieu d'eux, étrangère à leur concupiscence, que le Sire de Carnoët épousait là, par maléfice, quelque Sirène ou une Nymphe pareille à celles dont parlent les livres païens. L'Évêque ne venait-il pas d'ordonner aux thuriféraires de charger leurs encensoirs, pour que la fumée, s'interposant entre cette Visiteuse et le regard de Dieu et des hommes, isolât, de son voile épais, le groupe insolite qu'on apercevait, à travers une brume odorante, courbant, devant l'autel, une chevelure d'or et une nuque d'argent, sous le geste bénédicteur de la haute crosse qui consacrait l'échange de l'anneau.

La bergère Héliade, qui s'était mariée nue, vécut longtemps avec Barbe-Bleue qui l'aima et ne la tua point comme il avait tué Emmène, Poncette, Blismode et Tharsile et cette Alède qu'il ne regrettait plus.

La douce présence d'Héliade égaya le vieux château dont elle avait exorcisé le sortilège meurtrier et sentimental. On la voyait tantôt vêtue d'une robe blanche comme celle des

Dames allégoriques de Sagesse et de Vertus devant qui, sous des architectures, s'agenouillent les pures Licornes aux sabots de cristal, tantôt d'une robe bleue comme l'ombre des arbres sur l'herbe, l'été, ou mauve comme ces coquilles qu'on trouve sur le sable des grèves grises, là-bas, près de la Mer, soit glauque et encoraillée ou d'une mousseline couleur de l'aube ou du crépuscule, selon que le caprice des plis en épaississait ou en augmentait la transparence, mais, le plus souvent, couverte d'une longue cape de laine grossière et coiffée d'une coiffe de toile, car, si elle portait parfois l'une des cinq belles robes que son mari lui avait données, elle préférait pourtant à leur apparat sa cape et sa coiffe.

Lorsqu'elle fut morte, après avoir survécu à son époux, et que le vieux manoir eut croulé d'âge et d'oubli, c'est ainsi qu'elle seule d'entre les ombres, hélas, nues, qui errent parmi l'antique décombre, y revient vêtue et qu'elle m'apparut, peut-être, sous les traits de la paysanne, qui m'introduisit là, ce soir, et debout de la rive, me regardait m'éloigner au bruit des rames sur l'eau morne et à travers la Nuit taciturne.

Manuscrit trouvé dans une armoire

A Pierre Louÿs

MANUSCRIT

TROUVÉ DANS UNE ARMOIRE

> De mon pays et de ma famille je n'ai pas grand chose à dire. De mauvais procédés et l'accumulation des années m'ont rendu étranger à l'un et à l'autre... On m'a souvent reproché l'aridité de mon génie.
>
> (Edgard Poe. *Manuscrit trouvé dans une bouteille.*)

.... Il n'y a peut-être pas de solitude, et, si solitaires que se pense le désir ou l'apathie, ils ne sont pas seuls. Ils se regardent dans l'avenir ou se revoient dans le passé ; ils anticipent ou remémorent. Les uns des hommes augurent une auréole où les autres ne retrouvent plus qu'un halo selon qu'ils s'imaginent au lieu de se confronter ; c'est une solitude hypocrite que la leur. Toute solitude est hypocrite, et la mienne est-elle plus véridique pour être celle de quelqu'un qui paraît

s'être borné à soi-même? Pourtant il me semble parfois être seul, le plus seul des mortels dans la plus solitaire des demeures.

Je l'ai choisie dans la plus déserte de nos provinces. Les vieilles cartes donnent un nom à ce terroir ; les très vieilles gens se souviennent encore de lui en avoir connu un. C'est longtemps après avoir quitté tout chemin qu'on arrive là, et, lorsque je perdis leur dernière trace, j'avais déjà parcouru des lieux singulièrement et irrémédiablement abandonnés.

D'abord, le long des chaussées dédallées, les bornes numératrices, peu à peu, manquèrent. Celles qu'on rencontrait encore étaient moussues et ébréchées, puis les routes s'étaient changées en sentiers qui eux-mêmes s'amincirent, hésitèrent et disparurent. Les routes, au sortir des villes moribondes, côtoyaient des villages agonisants, et cessèrent au-delà des dernières chaumières.

Tristes et dolentes villes! Tassées dans un coin de leurs enceintes trop vastes qui cerclaient, de la tresse surabondante de leurs murs noués de tours en ruine, l'amaigrissement minable de la cité, elles se ratatinaient au fond de la corbeille de leurs murailles

comme des fruits qui se racornissent en une pourriture sèche et cendreuse. Le vent, l'automne, semble les becqueter, avec ses cris d'oiseau douloureux par tout le ciel.

Dans les villages, les vieilles mains ne pouvaient plus mettre en branle les cloches des clochers qui se lézardaient jusqu'au toit et dégringolaient, pierre à pierre et tuile à tuile, dans l'herbe. Ces chutes étaient molles et douces, car ces antiques pierres et ces vieilles tuiles, toutes feutrées de mousses, ne faisaient pas de bruit en tombant. Elles étaient friables et prêtes à redevenir, au contact du sol, la poussière qu'elles avaient été.

Il y avait encore, çà et là, des masures, si chennes qu'elles se courbaient sous les branches ; leur chaume vénérable semblait ronronner sous les doigts caressants des feuilles, et elles accroupissaient la somnolence animale de leur fourrure de paille rude.

Ensuite, j'ai traversé de grandes forêts où, à mesure que je m'y avançais, les arbres devinrent rachitiques et rabougris avant de s'espacer en plants malingres plus rares, un à un, et enfin de manquer à des landes interminables toutes d'une même herbe rase et poilue.

Le fleuve qui avait baigné les villes, frôlé les villages, reflété à ses eaux les arbres de la forêt et les roseaux des campagnes après les flèches et les toits, avait fini par se perdre à travers les sables. Les sables avaient sournoisement absorbé son cours divisé en bras, ses bras amoindris en méandres. Ses dernières eaux investies tarissaient en mares silencieuses dont quelques-unes n'étaient déjà plus qu'une place de vase craquelée.

C'est la plaine et ce fleuve ensablé qu'on voit au bout du parc de mon domaine, par une brèche d'arbres et de murs. Personne ne passe plus par là qui pourrait regarder à l'intérieur de mes futaies ou de ma maison. Qu'importe si les volets pourris ne ferment plus les fenêtres. Cette province est déserte et cette demeure est si isolée! Le silence y est tel que je crois presque y être seul. Alors je m'accoude sur le vieux tome refermé où je lisais depuis de longues heures quelque traité minutieux et baroque, quelque Miroir du Temps ou quelque Horloge de l'Ame. Je fixe un point de mes songes; ma pensée s'incorpore en l'invisible ; elle en vêt l'informe complaisance et s'y constitue une réalité au-delà de mes désirs jusqu'à ce que mon regard s'en

fatigue, puis, les yeux clos, je vois les débris de la volontaire idole empoussièrer ma rêverie des lumineuses cendres de son artifice et finir en pluies d'étoiles prismatiques, en poudres de pierreries, en ocellures pareilles à celles qui rayonnent et clignottent aux queues visionnaires des paons !

*
* *

Aujourd'hui j'ai vu dans un bassin d'eau tomber des feuilles, une à une. Peut-être ai-je tort d'avoir eu dans ma vie d'autre occupation que ce compte mélancolique de l'heure, feuille à feuille, dans quelque eau morne et circonspecte. Je n'aurais ainsi de tous les jours de ma vie que le souvenir d'un même arbre augmenté d'un pareil et d'autres encore se suivant, côte à côte et face à face, en avenue alternative et augurale, jusqu'au bout de mon passé, aussi loin que mon passé.

Les feuilles tombent, plus fréquentes ; deux à la fois contrarient leur chute. Un peu de vent qui s'est levé les soupèse délicatement avant de les laisser aller, lasses et inu-

tiles, une à une. Celles qui tombent dans le bassin surnagent, puis, peu à peu, se détrempent, s'alourdissent et s'enfoncent à demi ; celles d'hier sont ainsi ; il y en a d'autres qui errent sous la surface. On les voit à travers la transparence de l'eau glaciale, claire jusqu'au fond qu'écaillent de leur bronze frauduleux les jonchées submergées déjà.

Je connais la destinée de toutes ces feuilles ; je sais comment elles poussent et verdissent, comment elles dépérissent aux jours d'automne malgré la fausse parure de leurs ors divers et l'hypocrisie de leurs pourpres tachetées.

Le couchant est rouge à travers les arbres ; la pourriture violette du crépuscule le ronge de nues douloureuses. L'hypocondrie de l'heure est presque acariâtre.

La lampe brûle dans un angle de la vaste salle aux hautes fenêtres, et je reste le visage à la vitre terne. Je ne vois plus tomber les feuilles, mais, maintenant, c'est en moi que je sens quelque chose qui se détache et s'amoncelle lentement. Il me semble que j'entende dans mon silence la chute de mes pensées. Elles tombent de très haut, une à une, en

lente effeuillaison, et je les accueille de tout le passé qui est en moi. Leur chute morte et légère ne pèse plus rien de ce qu'elles voulurent vivre. L'orgueil s'effeuille et la gloire se défleurit.

Encore un jour. Voici la lampe ! J'ai regardé tomber les feuilles, une à une, et pourtant il y eut des thyrses dans les vignobles et les jardins. Les lèvres ont mordu le jus des poires. Un enfant portait en ses mains des pommes d'or, et, quand le visage se retourna, au seuil, en face du soir, on vit à ses tempes une couronne de laurier en même temps que des buccins sonnaient au fond des antres !

Dans le vieux cèdre, devant la maison, près d'une massive table de pierre, j'entends glapir de rauques trompettes ! L'or de leur son semble disjoint par quelque fêlure. Le souffle en est âpre et discors. Elles moquent la gloire qu'elles entonnent ; elles disent que quelque chose avorte en elles de considérable, et leur râle inclut, en la faussant, une fanfare !

Ce sont les paons qui, de leur perchoir du grand cèdre, près de la table de pierre, cornent. Ils se détachent en noir sur le crépuscule encore soufré et rougeâtre ; ils sont de jais sur le ciel étrusque ; ils sont noirs avec l'air

moins de s'être carbonisés dans les ardeurs des brasiers du couchant que par l'intrinsèque vertu de leur propre éclat et par l'incandescence dévoratrice de leurs plumes.

Noirs et fatidiques, n'ont-ils pas l'attitude de veiller sur un tombeau, et la table de pierre est funèbre, ce soir. Son bloc fruste se renfrogne et semble s'appesantir. Vas-tu disjoindre l'oppressive et analogue dalle, enfin, toi, ô mystérieuse perdue, ô souterraine, toi qui, étant plus que la vie, ne peux être possédée que dans la mort, toi que j'appelais Eurydice!

*
* *

Il me semblait si bien l'avoir connue de l'autre côté du fleuve que je la nommais Eurydice. Ce nom lui plut et elle souriait de se l'entendre donner comme s'il eût réveillé en elle d'anciennes joies. Pourtant, parfois, elle soupirait de s'entendre appeler ainsi, car d'antiques tristesses séjournaient peut-être au fond de ses songes. Elle était debout entre deux suites d'échos ; j'ignorais où ils menaient sa mémoire, car je ne savais rien des avenues

de sa Destinée, et mon amour en face de sa beauté s'en satisfaisait uniquement. Je ne veux point parler de mon amour ni disserter de sentiments au lieu d'évoquer des images. Il n'en est pas de plus précieuse à mon âme que celle d'Eurydice. Ma solitude n'est faite que pour le fantôme de sa présence et mon silence ne dure que pour la survie de sa voix.

Je revois l'ondulation de ses cheveux sur les coussins où elle s'appuyait volontiers, car sa beauté, comme toute beauté vraiment délicieuse, n'était point sans langueur. C'étaient des coussins à grandes fleurs ornementales habilement dénaturées. Il s'y mêlait des motifs de fruits, des grenades à des tulipes. Les beaux fruits s'engorgeaient ou se tuméfiaient et les sveltes fleurs s'y composaient moins imitatives que logiques et rationnelles. Certaines étoffes étaient assez légères pour que les duvets intérieurs y apparussent par transparence : duvet blanc des cygnes du Montsalvat, bourre noire des cygnes de l'Hadès !

Vers le soir elle dénouait la bandelette d'hyacinthe qui retenait sa chevelure et parfois nous marchions au crépuscule.

Le plus souvent elle portait une robe d'un vert vif et frais. Des rellets d'argent miroi-

taient la lucidité prasine de l'étoffe. Des rosaces d'émaux translucides l'ornaient qui alourdissaient les plis et leur imposaient une rigidité statuaire et comme archaïque. Un gorgerin de pierreries juxtaposait sur la peau de sa poitrine la goutte neuve et vive des émeraudes à l'eau morte et spacieuse des opales. Ses pieds étaient nus ; sa robe traînait un peu sur le sable qui, dans les allées du jardin où nous errions, était curieusement fin et tiède. C'était une ancienne grève fluviale ou marine. De petites tortues à écaille jaune et noire s'y promenaient. Il y poussait des citronniers nains. Leurs fruits étaient charnus et acides avec un arrière goût d'amertume.

Le visage d'Eurydice fut d'une singulière beauté. Il est dans tous les miroirs de mes songes ; c'est dans les vôtres qu'il faut la regarder, car elle est en chacun de nous l'éternelle taciturne, la secrète accoudée !

Nous avons souvent ensemble contemplé le crépuscule, Eurydice et moi. A cette heure-là, son nom résonnait plus doucement, plus mélodieusement. Les syllabes en étaient le choc d'un cristal limpide et nocturne : une fontaine dans un bois de cyprès. C'était l'heure où son nom vibrait le plus mélancoliquement.

Quelquefois elle parlait. La lenteur douce de sa voix semblait s'éloigner à la distance d'un songe. Sa voix devenait très basse et lointaine, comme assourdie et perdue au dédale de soi-même d'où elle revenait peu à peu à son ordinaire douceur.

Elle parlait volontiers d'eaux et de fleurs, souvent des miroirs et de ce qu'on y voit de ce qu'on n'est pas. Nous composions aussi de singulières demeures, chambres ou palais. Nous en déduisions les possibles jardins. Elle les imaginait charmants et mélancoliques. Il y en eut un avec des porphyres que le temps semble avoir guéris du sang qu'ils ont saigné, des marbres, des allées d'une géométrie pathétique, des pelouses où les jets d'eau pavonnent et semblent rouer au soleil.

*
* *

Un soir, je me souviens, et ce fut un des derniers où je la vis, elle me parla des paons. Elle les haïssait et jamais elle n'avait voulu en supporter la présence dans ces lieux de paix et de silence où nous vécûmes si inexplicablement. Ce soir-là, je lui rappelai,

alors, notre rencontre et la morne rivière où ma barque avait croisé la sienne. Elle y était seule. Elle pleurait. A la proue, un paon était perché qui mirait dans l'eau sa tête et son col et dont la queue éblouissante emplissait toute la barque de sa crue démesurée et emphatique. La triste et pâle voyageuse était assise parmi ces plumes. Les plus longues traînaient dans l'eau à l'arrière.

Et comme ce souvenir, fait d'une eau morne entre de vieux arbres, d'une barque lente, d'un impérial oiseau dans le crépuscule, d'une femme inconnue et silencieuse, m'était doux, j'appuyai ma tête par mélancolie et par tendresse sur les genoux d'Eurydice. Elle la soutenait de ses belles mains ; elle semblait la soupeser. Je regardai ses yeux ; une immémoriale tristesse les voilait et j'entendis qu'elle me disait d'une voix ancienne, si lointaine qu'elle paraissait venir de l'autre côté du fleuve, de l'autre face des Destins, qu'elle me disait de sa voix ancienne et véridique, si basse que je l'entendais à peine, si bas que je ne l'entendis plus jamais : « C'est moi qui, au bord du fleuve, un soir, ai soulevé, en mes mains pures et pieuses, la tête de l'Aède massacré et qui l'ai portée pendant des

jours jusqu'à ce que la fatigue m'arrêtât.

« A la lisière d'un bois pacifique où des paons tout blancs erraient sous l'ombre des arbres, je me suis assise et m'endormis sentant à travers mon sommeil, avec douleur et avec joie, le fardeau du chef sacré qui reposait sur mes genoux.

« Mais au réveil, je vis la tête douloureuse me darder le regard de ses orbites rouges et vides. Les oiseaux cruels qui avaient becqueté les yeux rengorgeaient autour de moi leurs cols souples et lissaient leurs plumes de leur bec sanglant.

« Mon geste eut horreur du sacrilège, et, à mon sursaut, la tête roula parmi les paons effrayés et taciturnes qui rouèrent, épanouissant, à leur insu, l'extraordinaire prodige qu'ils étaient devenus, car leurs plumes portaient, dès lors et à jamais, au lieu de leur blancheur, en ocellures d'imaginaires et vindicatrices pierreries, l'emblème véridique des yeux sacrés dont ils avaient profané le mortel sommeil... »

Eustase et Humbeline

A FERDINAND HEROLD.

EUSTASE ET HUMBELINE

De tous ceux qui tentèrent d'aimer la belle Humbeline un seul lui resta fidèle. Il semblait l'être d'ailleurs, plutôt qu'à aucune récompense qui lui en eût été donnée, à la persévérance de sa passion, aussi, rien n'étant intervenu pour la diminuer, elle était demeurée la même, car c'est moins le temps qui use nos sentiments que le crédit qu'on leur accorde et, si les raisons d'aimer sont en nous-mêmes, c'est d'autrui d'où proviennent d'ordinaire celles qui font que nous n'aimons plus.

Humbeline avait sans doute estimé trop la présence d'Eustase le philosophe pour ne point avoir choisi le meilleur moyen de se la conserver.

Eustase excellait à interpréter Humbeline à

elle-même ; elle lui était abréviative de l'ensemble de l'univers ; ils s'en étaient reconnaissants. De là entre eux s'établit un échange continu et gracieux, et autant qu'elle était envers lui attentive et bienveillante il fut auprès d'elle assidu et circonspect.

Quelques-uns l'avaient été plus et moins qu'Eustase. On essaya de divertir Humbeline du goût d'elle-même au profit de celui qu'on en avait aussi. L'inutilité de leur entreprise et le rejet de leurs prétentions les rendirent fort sensibles à l'échec de leur exigence.

Eustase s'amusait à consoler ses rivaux en leur montrant par l'exemple et en tâchant de leur prouver par de subtiles paroles quelle infirmité il y avait à vouloir posséder les plus belles choses autrement que par les sentir belles, et, comme il se plaisait aux allusions, il usa de ce tour pour éclairer leur folie.

S'ils le venaient visiter en son logis à la fois ingénieux et cénobitique et le consulter sur leur déboire, il leur indiquait, en souriant et d'un geste délicieusement abdicateur, une verrerie merveilleuse qui isolait, sur la rocaille funéraire d'un socle d'ébène, au mur de la chambre, son prestige visible.

C'était un vase fragile, compliqué et taci-

turne, d'un cristal froid et énigmatique ; il semblait contenir un philtre de quelque extraordinaire puissance car la panse tuméfiée et comme respectueuse se corrodait ; des vitrifications arborescentes s'y agatisaient intérieurement en la translucidité crépusculaire des parois ; il était intact et intangible en sa sveltesse, cassable en sa dureté gélive, et si beau que sa seule vue remplissait l'âme du bonheur qu'il existât et de la mélancolie de sa réserve sacrée.

Et, à qui ne comprenait pas le geste et l'emblème, Eustase disait. « Je l'ai trouvé dans le domaine d'Arnheim. Psyché et Ulalume le tinrent dans leurs mains merveilleuses ; » et il ajoutait plus bas : « Je n'y bois point ; il est fait pour qu'y boivent à jamais les seules lèvres de la Solitude et du Silence. »

Le crépuscule entrait dans la douce chambre spacieuse et cénobitique. A travers les vitres claires le couchant rougeoyait, il apparaissait double : au dehors tout proche de ses nuées sanglantes et souffreteuses qui se cicatrisaient lentement et aussi très lointain dans un miroir incliné qui le reflétait faisant face aux fenêtres. La ferveur occidentale brûlait,

froidie et purifiée, dans le cristal ; elle s'y rapetissait en miniature, guérie de ce qu'elle avait eu là-bas de trop pathétique, réduite là à un aspect glaciaire et minéralisé.

C'était l'heure où Eustase sortait chaque jour pour visiter Humbeline. Elle s'journait, alternativement et d'après le temps de l'année, dans son jardin ou son salon. Le salon grand comme un jardin et le jardin petit comme un salon se ressemblaient. La douce pelouse se veloutait en tapis. L'eau du bassin se reproduisait clarifiée dans les glaces du boudoir, et les tentures représentaient en arabesques l'ombre intérieure des feuilles sur les murs, au dehors, du translucide cottage.

Chaque jour Eustase y allait comme la veille, et le charme de la conversation qui se tenait entre la jeune femme et le philosophe était dû à l'échange loyal qu'ils faisaient entre eux de la réciproque utilité où ils s'étaient l'un à l'autre. Humbeline dispensait Eustase de se mêler à la vie. Les aspects s'en trouvaient, pour lui, résumés en l'instructive Dame avec ce qu'ils ont de contradictoire et de divers. Cette délicate personne était à elle seule d'un tumulte exquis. Toute l'incohérence des passions existait en ses goûts réduite

à une dimension minuscule et à un mouvement infime mais équivalent. En surplus elle offrait à Eustase le souvenir de tous les paysages où s'efforce et s'exténue ce que nos sentiments y retrouvent de leur image. Ses robes déjà, pour leur part, figuraient les nuances des saisons et l'ensemble de sa chevelure était à la fois tout l'automne et toutes les forêts. L'écho des mers intérieures murmurait certes en les conques naïves de ses oreilles. Ses mains fleurissaient les horizons dont ses gestes traçaient les lignes flexibles.

C'étaient ces ressemblances que lui interprétait Eustase ; il lui en détaillait les infinitésimales analogies et lui donnait le plaisir d'avoir, à chaque instant, conscience de ce qu'elle était agrandie de ce qu'elle semblait être. Elle touchait ainsi au monde par chaque pore de sa peau charmante et par chaque point de son égoïsme moite, friable et comme spongieux, n'aimant que soi dans tout mais d'une façon communicative et amalgamée.

Ils vivaient ainsi, heureux ; elle, ne voyant de tout l'extérieur que ce qui la constituait et ce qu'elle en constituait, et lui, le voyant tout entier en elle. Parfois ils juxtaposaient leurs pas pour quelque promenade. Si elle en

avait la fantaisie, par hasard, un soir de printemps, une nuit d'été, au crépuscule en automne ou, vers midi, l'hiver, partout elle n'allait qu'à travers elle-même. Eustase se promenait moins avec elle qu'en elle. Il y faisait de délicieux voyages et, au retour, lui disait volontiers : « Le couchant de votre chevelure fut d'un or bien tragique ce soir, Humbeline ! » ou il lui donnait à entendre qu'un serpent dormait lové selon la tresse engourdie de sa coiffure gorgonienne. Elle riait et ne préférait pas moins ce qu'il y avait pour elle d'un peu énigmatique dans les propos d'Eustase aux colloques trop clairs que lui avaient imposés les amis dont elle s'était éloignée.

Ils se vengeaient de leur congé en dénigrant le choix qui les avait remplacés. Tout en aimant mieux, par jalousie et par humeur, admettre le principe de réserve réciproque où se tenaient l'un vis-à-vis de l'autre les deux compagnons d'esprit que supposer toute autre situation à leur intimité, ils alléguaient, comme si c'eût été un reproche qui en menaçât la durée, qu'Eustase n'avait point été toujours ainsi. Certes, il avait même été tout à fait autre. Je le sais pour l'avoir connu à une époque où il croyait vivre. Comme d'autres

il avait désiré, vu et possédé, puis, las d'être épars en ses désirs, approprié à leurs objets, accaparé par tout ce qu'il croyait posséder, il en avait fait des songes auxquels restait peut-être l'arrière amertume d'être plus identiques à ce qu'ils suppléaient que cela même qu'ils eussent été.

La vie s'était refroidie et déposée en lui comme un ciel dans un miroir.

Ayant souffert d'être, lui-même, l'intermédiaire entre soi et la nature, Humbeline lui en avait été la médiatrice ! C'est à tout cela que faisaient allusion le miroir de la chambre d'Eustase et, sur la rocaille de funéraire ébène, l'énigmatique verrerie où la matière vitrifiée façonnait par illusion l'absente eau dont elle était vide, c'est à cela que s'appliquait aussi ce que disait Eustase, au crépuscule, du domaine d'Arnheim, de Psyché et d'Ulalume, ce qu'il disait des lèvres de la Solitude et du Silence !

Soirs intimes et mondains

A ÉDOUARD DUJARDIN.

En souvenir de sa Revue Indépendante.

écrits en 1888.

LE CHATEAU DE LUCILE

Je suis parti, un soir, pour le château de Lucile...

Les lanternes allumées de la grande berline attiraient le vol rôdeur des moucherons nocturnes qui tournoyaient avec un bruit d'ailes vives autour de cette sorte d'étoile prisonnière et attractive.

Des berges de la rivière, des jardins humides de crépuscule, des roseraies ténébreuses, des allées obscures venus, ils traversaient d'un passage vibratoire le silence délicat d'un soir rose et mauve aux coteaux de blés et de bois par delà les toits de la ville.

Les lourds chevaux, la crinière et la queue nattées et quelque futile rose au frontail, piaffaient sur le pavé sonore de la

place déserte et je passai la tête par la portière pour crier de se hâter au postillon qui savait les routes, les côtes et la province où, à l'ombre de vastes forêts préservatrices, à l'écart, parmi des étangs spacieux et des viviers frigides, au fond des parcs en bosquets, se cachait l'étrange et l'ignoré château où Lucile m'avait convié, par la promesse du sourire de ses yeux, à des fêtes jaillies de fontaines et de fleurs, à des lunes douces sur des pelouses embaumées, des tables de fruits et de cristaux — mystères d'une demeure assortie à sa manière d'être femme — à la joie, en quelque boudoir isolé et langoureux comme le bonheur même, de son corps à travers la dentelle des mousselines, de sa chevelure, si impérieusement en proie aux strictes griffes d'un peigne et rétractile en cette captivité, enfin libre d'épandre le tourbillon parfumé des poudres et la pluie des ors et, après le repos sur le sopha, l'éveil et, à l'oreille, les plus beaux contes des orients, le verbiage galant et naïf des princesses enchantées aux palais des fêtes malignes...

Une dernière bestiole a accompagné longtemps le véloce carrosse. Elle a tourné

autour du falot, passé et repassé dans le rais de lumière en éventail qui semblait jouer avec elle et l'écarter vers la nuit où tintaient, à travers la surprise des villages endormis, les sonnailles des harnais et le fragile cristal des vitres.

La route par côtes et descentes entre des champs, des bois et des haies, la double balustrade des ponts sonores et caillouteux, la route en chaussées d'étangs et en coupures de montagnes sous la nuit stellaire et le vent s'étranglant aux défilés et pleurant aux feuillages.

Les bornes, une à une, blanches dans l'ombre, les poteaux aux carrefours, le mendiant du talus, disaient que nous allions vers le château de Lucile.

L'aube s'est levée sur des terres et des villes inconnues et de hautes montagnes. Les chevaux flairent par delà les rochers et les horizons la demeure des bonnes pâtures et des orges joyeuses.

Est-ce parmi des fleurs que sourira son visage au péristyle, est-elle venue jusqu'au tournant de la route pour guetter l'arrivée du voyageur, la tête poudrée du postillon, l'éclair des fouets ou le cri des cornes ?

Le soleil décline ; la berline roule toujours sur le chemin ; la longue traite a défrisé la perruque du postillon, emmêlé les crinières des chevaux, et la poussière entrée dans l'œillette des grelots assourdit leurs sonneries.

Cependant c'est là, je le sais ! quelque chose m'assure que c'est parmi ces bois que se cache au bout des routes, parmi les eaux et les jardins, le château de Lucile.

Quelque fusée merveilleuse jaillie en crépitant parmi de soudaines musiques en ce crépuscule va épanouir un radieux bouquet de pétales d'or et de diamants d'étoiles et signaler, au-dessus de ces futaies où bruira une pluie de rires et de sources, l'approche des frontons et des toits.

Le soir est tiède et silencieux. Où se sont donc posées les blanches colombes qu'elle me contait tourner en collier ailé et laisser choir, parfois, de leurs becs, des opales dans les vastes lacs glauques ?

Que leurs ailes seraient douces, où est donc le signe de leur présence ?

C'est là, la route se termine à de hautes pierres levées qui barrent une montante

avenue d'arbres : obstacle ingénieux à montrer que chacun doit dépouiller, là, tout faste de venue et d'équipage, et qu'une fois entré sur le domaine de la Dame on doit s'en remettre aux soins de ses luxes hospitaliers.

J'ai suivi seul la longue avenue dans le silence et le soir.

O menteuse et folle Lucile, pourquoi m'avais-tu promis tant de mensongères délices : par ton allure, de royales demeures d'élégance, par ta chevelure, la douceur des soies et le prestige des ors, par ta voix, les chansons et les rondes, par tes lèvres, la couleur et l'ivresse des vins sacrés, par tes seins, la beauté des fruits, par tes yeux, les eaux tranquilles où le songe descend parmi les barques et les cygnes et les mirances des arbres et des nobles pierres !

O Lucile, le triste pèlerinage au château de ton âme !

Sans joie j'ai frissonné en la désuétude des chambres et le désert du silence, ô demeure de cendre ! et, en partant, mon regard aux façades frustes et aux frontons nus, mas-

ques d'une irrémédiable misère intérieure, les revit au mirage d'une eau morte et environnante vaciller, se dissoudre et comme fondre en quelque néant l'illusion de leur mensonge.

De l'aube au soir, du soir à l'aube j'ai revu les routes et les ponts, et les bornes blanches dans l'ombre, les plaines, les monts, les villes, et qu'aurais-je eu à répondre si le mendiant du carrefour qui tendit la main à l'obole, si les enfants du village qui grimpèrent au marche-pied pour quêter quelque aumône ou quelque aubaine que leur refusèrent l'égoïsme et le vertige de mon désir, eussent cassé d'une pierre la vitre de la berline où revenait, triste et vaincu, le désastre de mon songe !

ADIEU

Le jour, repu de clarté et de bruit, s'achevait en un crépuscule de silence engourdi, vorace à étouffer un double écho de pas.

Elle n'était plus la marcheuse lente et enamourée des courses d'autrefois où l'appui d'un bras était de signification dominatrice, une emprise, maintenant simple galanterie d'Elle : feindre ainsi le besoin d'un soutien, de Lui : jouer le rôle de l'inquiétude aux cailloux et s'efforcer au choix de planitudes favorables.

Côte à côte, ils allaient, le long du chemin à bordures d'arbres, hors des confins du village, vers quelque lieu de repos et d'horizon, asseoir un instant leur partance ; loin du village horticole à chaumières primitives, exhalant des senteurs pauvres et bestiales, loin de

la haute et turriculaire maison, vers le vide des champs et sous l'indifférence du ciel, disjoindre leurs rêves et essayer le jeu séparé de leurs âmes longtemps jumelles : apprentissage et préliminaire à la dissolution de leurs pensées tant unies, pour l'épreuve proche des séparations définitives.

La consumption aux bois des feuillages d'automne étant le signe choisi pour l'irrévocable départ et l'exil qui appose aux lèvres un mutisme d'indifférence et aux faces des masques d'apparences méconnaissables et d'oubli, par lesquels sont déjouées les surprises des rencontres éventuelles de plus tard.

L'équilibre tempéré de l'atmosphère ne permettait d'en définir l'impression de tiédeur ou de froidure. Un tranquille paysage s'étendait vers l'horizon. C'était : — par-delà des labours aux sillons en vagues hérissant leurs crêtes d'ocre où le soc d'une charrue luisait en saillie de nageoire et des terres brunes qui se scindaient à pic pour le passage invisible d'une rivière torse coulant en contre-bas parmi des marécages prolongés en montée lente jusqu'à des bois, — la netteté de tiges des lisières qui se doublait d'une complexité

infinie de troncs fondus en de l'ombre opaque et noire.

La précision des feuillages liminaires s'évanouissait en l'ondulation de cimes connexes vers des plateaux de bruyères aux roses places florescentes que surmontaient, proches encore et distinctes, des collines dépassées elles-mêmes par d'autres monts bleuâtrement linéaires sur le gris du ciel.

Le silence rendait perceptible une infinitésimale notion de bruits quelconques : la rivière chatouillant les berges herbues, le bêlement suffoqué d'un mouton parmi les troupeaux que gardaient des pâtres s'interpellant d'intonations hautes et rauques, comme de pilotes accostant.

Au talus du chemin, sur des mousses de feutre, le couple assis regardait, et leurs divergentes pensées s'égrenaient comme les granules de sable roulant aux pentes du terrain.

L'automne dans les champs et les bois hésitait, en une culminante pause, à dissoudre les nues imbriennes et à éparpiller, d'un souffle décisif, la maturité des feuilles mourantes, en vols épars ou en jonchées, par les routes et le ciel.

L'imminence d'un double dénouement de choses et d'âme planait sur l'heure solennelle.

Tous deux comprirent qu'un hasard les avait là menés, pour un dernier regard à d'illusoires aspects de paysages et de vie et, qu'avant le total évanouissement d'une époque d'être et de saison, un loisir suprême les sollicitait à contempler une fois encore ce qui allait devenir de l'antan et du passé...

Cet arrêt en l'acheminement du départ, par une accalmie d'heure et de date, était dû à une mutuelle préoccupation méritoire : le désir de se quitter d'une façon presque funéraire comme au bord d'une tombe, sans deshonorer l'amour déchu par l'indignité de rancunes posthumes ; et, s'attardant ainsi, au crépuscule, ils laissaient les années mortes exhumer leur chronologie mémoriale et résumer en eux leur histoire ; ils avaient compté sur la beauté mélancolique de l'automne et sur son ambiance de désuétude pour imposer à leur adieu l'échange et la survie d'une sorte de reconnaissance réciproque.

L'ombre croissait.

La netteté du paysage s'évanouissait par la

dissolution des formes. La massivité des montagnes complétait la massivité des bois ; tout avait l'aspect d'une illusion qui va finir et rentrer au quotidien néant nocturne.

Et tous deux, aux dernières clartés, se prirent les mains et s'entreregardèrent.

« Je vous ai beaucoup aimée. »

« Moi aussi. »

Et, comme si ces simples paroles, consacrant la déchéance d'une chose abolie, avaient rompu quelque charme durant encore, ils s'apparurent l'un à l'autre en leur identité d'alors.

Ils se virent hors du prestige primordial et occultement perpétué de l'aveu, lui, vieilli et lassé, elle, différente.

Il la discerna telle qu'elle était, vaine, fugace et cruelle.

Elle le comprit avide et las.

Une grande brise enveloppa la forêt emportant des milliers de feuilles.

La gare en rase campagne se dressait, illuminée de fanaux ; aux rails les lanternes oculaires du train coururent. Il monta.

Elle était immobile sur le quai, ses vêtements noirs lui donnaient l'aspect vague

d'une ombre, un recul de passé qui s'enfouit dans la nuit.

Il lui sembla laisser là, enveloppé de langes funéraires, l'image d'un soi-même fictif et oublié, qui avait vécu et était mort.

L'AUBERGE

Par un matinal départ, laissant en arrière tout souvenir du passé : jours perdus, midis de néant, soirs de rancune, j'aimerais suivre la grande route qui monte vers l'horizon, en oscillant parmi les plaines, sous l'été du ciel.

La candeur de l'aube rirait à mon âme allégée de ne plus rien savoir de ce qui fut son trouble jadis, un volontaire oubli substitué aux craintes et aux mille doutes antérieurs, la crispation de vivre détendue en une curiosité attendrie des choses avenantes, enfin goûtées pour leur propre beauté naturelle et avec un large désir de jouir de la plénitude de leurs charmes.

Se refaire une âme neuve de l'essence des

paysages parcourus sous le libre ciel, une âme avide des musiques vivantes de la terre : brises aux feuilles, cris d'oiseaux aux sillons et aux branches, murmure de sources, et, cette âme, l'endormir par la paix d'une fatigue heureuse sur quelque lit d'une auberge de là-bas, en une chambre où ne rien retrouver des douleurs quotidiennes exhalées entre les murs familiers au débat de l'ordinaire angoisse de vivre, et où toute poussière, la cendre même du cigare, semble une funéraire cendre de rêves, où le moindre papillon heurtant ses ailes aux angles du plafond paraît un symbole de destinée.

C'est une terre inconnue qui plairait à parcourir, mais toute terre, même foulée mille fois, ne m'est-elle pas ignorée en cette disposition de sollicitude d'aujourd'hui, en cette franchise d'âme soucieuse de toute révélation d'une beauté de site.

Au soir, une auberge apparaîtra où j'entrerai cuver le frisson des blés, le bruit du vent et la fourmillante rumeur dont tressaille l'herbe, de bestioles et de sève, toute cette ivresse qui m'éblouit, et sécher la sueur de la bonne route.

L'Hôte m'introduit dans une vaste cham-

bre, fraîche et crépusculaire. Les rideaux bleutent de leur ombre la blancheur des draps. Le papier de tenture est bouqueté de mille fleurs, et, sur la commode, une antique pendule démodée écarte l'immobile disjonction de ses aiguilles. La croisée, quadrillée de vitres bleuâtres et verdies, voilée de l'ombre d'un tulle double, a l'air simulé d'une fenêtre de théâtre.

Si je l'ouvrais ou, la gaze écartée d'un geste, si j'appuyais mon front aux carreaux, que verrais-je ? car je ne sais vraiment où je suis.

Peut-être y a-t-il là-bas de grands et magiques jardins cultivés en plantages de fleurs et d'arbres, un clair miroir d'onde endormie sous la caresse flottante de nénuphars, quelque rade en faucille et, par de-là l'amplitude infinie de la mer, un fleuve éperdu vers la nuit entre des grèves et des prairies, des forêts massives qui maintenant sont de l'ombre.

Mais vers tout cela je ne tenterai aucun regard, car constater de ces aspects la présence réelle ou en favoriser seulement l'illusion imaginaire serait compromettre cette paix que j'ai rêvée et dont je veux savourer,

une fois, l'animal repos, mérité par cette longue course à travers les plaines.

Que cette fenêtre, donc, reste close sur mon sommeil et garde, par-delà ses vitres et ses tulles, le mystère et la surprise de ses perspectives, inviolés !

PEONIES

D'un cornet tors de faïence peinte, des pivoines se défleurissent sur le marbre du meuble bas qui, entre ses colonnes cannelées de baguettes de cuivre, ouvre les trésors de sa vitrine. Au fond le vélin enluminé des éventails se déplie sur la double monture de nacre, le gaufrage d'or de précieuses reliures gardant les textes frivoles de contes de jadis luit au maroquin incisé ; la lumière qui jaillit aux angles adamantins des verreries mouille le contour laiteux des porcelaines tournées en tasses ou façonnées en Bergers et en Dieux, et, parmi ces bibelots, deux pantoufles enrubannées, petites à en rire, se haussent sur l'appui des talons, deux mules cambrées, d'étoffe indécise, bouclées de pierreries, recourbent comme des patins leurs

pointes effilées et chinoises, legs de Celle qui pouvait seule chausser leur petitesse, les faisant claquer comme un appel sur le parquet ou danser au bout de son pied quand, assise sur quelque siège, bon pour sa pose d'alanguie, elle regardait au silence des crépuscules la défleuraison des pivoines roses comme le fard de ses joues et douces comme la peau de ses lèvres.

Et Toi, survenue depuis en cette paix que n'a su défendre ma faiblesse, en cette solitude où ma chimère d'aimer t'a conduite pour y être la joie de mes yeux et la gaîté de mes heures, ta curiosité féminine te fit aujourd'hui ouvrir la vitrine close où se cambrent les mules aux pointes recourbées et chinoises, mais ton essai à les mettre fut vain, et, les laissant tomber avec une moue d'enfant, tu pleuras de dépit, comprenant ne pouvoir suppléer pour elle la porteuse d'autrefois, non plus que, de mon cœur, ta présence exiler le regret de l'absente dont le souvenir vieillit en ma mémoire et s'effeuille éternellement comme, sur le marbre, se défleurit la lassitude fanée des pivoines !

LAWN-TENNIS

La blonde et boudeuse enfant s'accoude à l'allège de la fenêtre ouverte sur le ciel et la verdure, en une impatience marquée par un tapottement de doigts sur la pierre tiède et un frémissement sur le parquet de ses petits pieds à l'abri sous l'ampleur de sa robe de sylphide dont les fleurs d'étoffe semblent s'être fanées là à attendre une venue tardant depuis des ans peut-être, tant sa pose exprime de langueur découragée. A l'épaisse chevelure nouée de pâles rubans où sommeille en nuances endormies l'écho de leur éclat primitif, l'atteinte d'une flèche de soleil tremblote et s'incline peu à peu vacillante et perplexe.

Soudain, comme si coïncidait la disparition du rais lumineux dardé avec la surve-

nance de sa chimère de jeune fille, la guetteuse, avec un battement d'allégresse de ses mains, se retourne vers ceux qui, dans le salon de soie, distraient en apartés et en dialogues leur attente plus sage, pour leur annoncer par son sourire que le soleil qui brûla tout le jour parterres et gazons est maintenant assez occidental pour que la pelouse soit dans l'ombre...

Au perron, une descente de Pierrots et de Colombines, car les hommes sont vêtus de blanches flanelles, et les dames de claires toilettes d'été, mouchetées, fleuretées ou cotticées, diverses et alliées par le charme d'être, pour chacune, une toilette de joie et d'élégance. Sur le boulingrin d'herbe rase, les acteurs de la parade mondaine se disposent, et le prestige des raquettes que les femmes manient avec des grâces de mains familières déjà des ressources de l'éventail s'évertue ; tous semblent continuer là, par gestes, en silence, la conversation interrompue.

Les paumes véloces se croisent, s'échangent, s'amortissent, comme des mots ; des prestesses de raquettes sont spirituelles, d'autres dédaigneuses et hautaines ; des malices de jet déroutent ; telle balle directe et

horizontale siffle en méchanceté d'épigramme, marque une trajectoire précise d'aveu ou exagère une parabole de louange, et, adverse, le jeu s'exaspère jusqu'à ce qu'un des joueurs manque la riposte et que sa raquette s'abaisse en salut approbatoire de supériorité ou reste un instant interdite et menaçante.

Et la blonde passionnée du tennis qui maudissait l'offusquant soleil lève, comme une supplique, les yeux vers l'Occident crépusculaire où une pourpre suprême se consume derrière l'ombre mystérieuse des arbres.

BAL D'AVRIL

L'ombre absorbe toute vision des choses coutumières comme évanouies à sa venue ou fondues en son mystère, et, par une magie de l'heure, la disparition du spectacle quotidien coïncide avec le retour chez l'Etre nocturne d'une sorte de vie nouvelle, élucidée et affranchie.

Par l'isolement et la chambre solitaire, il sied de jouir jalousement de cette retrempe insolite qui est la reprise, sur les amoindrissements haïs, d'un Soi natal, souvent obscurci, et de bénir la joie et le bienfait d'être ainsi purifié, si une pente trop impérieuse ne nous pousse à exhiber et à mouvoir cette transfiguration momentanée en des lieux de clartés, de fêtes, de fleurs et de musiques dont l'éclat semble concorder avec la dignité

de cette rénovation et apte à en accueillir la prestance anormale par un luxe qui l'exalte et la corrobore.

De là, l'instinct, à certains soirs, de participer aux liesses mondaines ou populaires que par une heureuse fiction on s'imagine faites à votre honneur et pour célébrer votre présence en cet état imaginairement glorieux. Les orchestres vibrent alors vers nous pour acclamer, les chairs serties d'étoffes et de colliers se promettent, les danses provoquent par le piège de leur enlacement, et c'est un hommage encor, si, dans le ciel, parmi les guirlandes des festivals, fusent les feux d'artifice irradiant le jet des fusées qui lacèrent l'ombre d'un trait ou d'un zigzag d'or et s'épanouissent en surprises de fleurs ou d'étoiles. De même les habits des journées, vêtements d'usage et de peine que déforme l'usure des mouvements machinals, choient, antique livrée de servage, défroque de travail, pour faire place à un costume qui, faute des richesses d'étoffe et des singularités de broderie que réprouve le goût moderne, est, par convention tacite, l'expression de toute l'élégance et emprunte sa valeur d'une consécration fictive mais unanime. Ainsi, se dresse,

en une sorte d'héroïsme intellectuel d'un soir, celui qui, abdiquant quelques heures la routine de sa misère, se projette hors de son passé, indemne des tares quotidiennes.

Dans la nuit, par les rues désertes que borde la préalable clarté des réverbères, la voiture, vers le but choisi, roule.

Aux marches du perron, entre de hautes verdures arborescentes, un épais tapis ondule comme pour que les pas laissent au feutre sourd toute poussière étrangère et, leur sonorité du dehors étouffée, entrent dans la fête, affranchis de toute bruyance malséante en ce monde d'apparat.

Du centre en dôme d'une tente de coutil, une lanterne quadrangulaire, suspendue par la torsion nattée d'un câble de soie, illumine la correction de la tenue, irréprochable de la pointe aigüe et vernie des escarpins au plastron blanc et roide que meurtrit un peu aux boutonnières le triple appuiement d'une fermeture de perles.

Le vestibule pavé de marbre s'éclaire de lueurs douces issues d'une source de lumière visible seulement par une transparence de verre dépoli et givré qui la dépouille de son acuité initiale ; aux angles surgissent des

plantes d'outre-mer qui semblent sortir par jaillissement d'entre des fissures de dalles, et les feuilles des palmiers simulent, de leurs ombres digitées, une caresse de victoire aux fronts casqués des Alexandre de tapisserie, érigés sur des chars de triomphe et maîtrisant, en un décor de draperies et d'architectures, le cabrement d'étalons caparaçonnés et hennissant sous leur frontail...

De loin, par l'ouverture lumineuse d'une vaste porte, l'enfilade d'un buffet servi en une salle riche de clartés, sonore d'argenteries et embaumée par l'exhalaison d'une serre de massifs, de touffes fleuries, d'arbustes odorants expirant des bouffées d'aromes et des nappes de parfums où perce une infinitésimale senteur de nourritures et de vins.

Du flot pressé des étoffes claires ou étincelantes s'étire la sveltesse des bustes ; de l'échancrure dorsale des corsages surgit l'uniforme blancheur des épaules, l'orgueil des nuques cerclées des pierres diverses, la torsade massive des chevelures sommées de fleurs et de gemmes en aigrettes, et cette foule éblouissante cerne le haut dressoir.

Les habits noirs vêtent des allures masculines, et des bras noirs — symboles de l'escla-

vage nubien qu'est pour un homme une soirée mondaine — se tendent quémandeurs à travers les cristaux et les fruits pour accaparer l'offre circulaire des coupes de champagne, couleur des ananas des jattes, par des valets pas trop empressés.

Un bloc de glace central parmi des verdures chevelues, équarri de larges facettes, concentre et répercute l'incessante mobilité des lumières qui s'y décomposent, s'y divisent et en ruissellent comme d'une mystérieuse source d'éclairs et de pierreries, et les floraisons des corbeilles, au voisinage de cette fraîcheur de rosée, se ravivent et durent.

Aux larges plats d'argent les mets succulents se pavanent : la jaspure des filets lardés s'écroule en tranches solides et les foies gras sont des onyx pâles en une graisse de neige ; la laque carminée des cerises en pyramides rougit la blancheur des porcelaines, et la pourpre humide et labiale des fraises saigne.

Le parfum estival de la serre qui passe en lourds courants d'air fait planer sur cette richesse de victuailles offertes à toutes les gourmandises et à toutes les fringales un ressouvenir de la terre primitive et sacrée dont la vivifiante sève fleurie en aromes,

mûrie en fruits, formée en chair a produit et nourri toutes ces choses qui sont là, en leur espèce de choix et de tri, pour l'assouvissement de l'éternelle Faim.

Une rumeur de musique confuse filtre dans le vieil hôtel pavoisé, se gonfle et se perd au murmure des êtres de joie et de soie, de sourires et de parures dont la descente continuelle sur le grand escalier est controversée de montées égales.

Des arrêts et des rencontres affrontent les groupes inverses, un instant sur les paliers, et, comme un mot prononcé s'exhausse du bouquet des paroles amène, une touffe de fleurs secouée d'un mouvement des épaules ou des seins qu'elle pare, avivée d'une brise d'éventail ou d'un souffle d'allure, exhale un passage d'arome distinct de la masse ambiante des odeurs ; et le charme est grand de monter ainsi en une apothéose d'étoffes et de lèvres environnantes, à la clarté brandie par le geste de métal des lampadaires vers la salle de fête et de danse.

Tantôt vide, tantôt encombré d'un tumulte saltateur, le salon rayonne.

Le parquet mire l'éclat astral des lustres, les panneaux tendus de soie pâle reculent

comme offusqués par la vivacité des lumières et les boiseries blanches ruissellent de gouttelettes d'or ornemental...

Pour qui sait rêver et extraire du spectacle banal des choses sa signification oblitérée et perdue par l'usure d'une répétition inconsciente pendant des siècles et qui sait y retrouver le symbole initial d'une première destination, en ce milieu de clarté, va se jouer une millième fois, par la coopération tacite de toutes et de tous qui n'y voient qu'une formule de plaisir et une sorte d'exercice mondain, un rite éternel d'une simplicité primitive et pastorale.

Voici de partout, inconnus l'un à l'autre, ceux que la force vitale doit réunir. Disjoints par le hasard des jours, ils se cherchent pour s'élire en toute liberté et selon un destin qui les veut ainsi, pour que de leur contact sentimental et charnel jaillisse l'étincelle séculaire du vieil Amour.

Le rythme incitant de la musique les enhardit et les guide aux présentations du quadrille :

Allées et venues. Des échanges qui tâtonnent. Des couples éphémères qui se dissolvent et se reforment d'autres éléments en vue

d'une stabilité ; selon l'ordre successif des différentes figures un effort à s'apparier résolu par une ronde finale qui suppose chacun des couples s'être convenu et se plaire et chaque danseur avoir opté pour une dame qui se trouve être, par une galanterie discrète, la même qu'il choisit tout d'abord.

Les élus réciproques de tout à l'heure s'isolent et deux à deux évoluent selon leur rythme personnel, et la polka, avec sa continuelle reprise de pas hasardés en un sens, son pivotement et son élan en l'autre sens, dit leur hésitation et leur expérience.

Le salon est balayé du tourbillon léger des jupes involvantes.

L'union est consacrée et la valse circulaire se lance comme pour un départ affranchi vers ailleurs, rabattu par l'obstacle des murs : des heurts d'abeilles butées aux vitres claires, des essors rompus et réitérés.

La force directrice du mâle prime l'abandon de la faiblesse féminine et la giration restreinte s'agrandit d'une sensation d'espace illimité, d'étourdissement ébloui, et participe au mouvement d'engrenage mystérieux des mondes.

Puis, l'inutile évolution virante se lasse et

s'alanguit et meurt en l'abaissement des tulles qui frissonnent fanés, ou s'arrête, net, chancelante un peu de la vitesse de rotation acquise en une stupeur d'éblouissement qui halète.

Alors, comme une baguette féerique dissipant la magie d'un moment, l'archet, imposé un mutisme instantané et définitif à l'orchestre qu'il suscita, dénoue l'éphémère enlacement qui s'égaille en fuites vers le repos des chaises dorsales aux murs, et, en un frisson d'oiseaux tapis, les ailes imaginaires de tout à l'heure palpitent au simulacre d'éventails qui les représentent.

Et douce prière à ce nuptial prestige évanoui : Pourquoi n'aller pas vers Elle, Elle toute âme et tulle, si aérienne qui m'appelle par le signe de l'aile emprise d'un éventail et lui dire : « Eployons pour une fuite jumelle nos deux âmes et, comme marque de notre volonté à vivre l'un pour l'autre, valsons aussi parmi ces couples. Que cette étreinte nous soit fiançaille, et pour mieux en sceller la franchise sacrée, par dédain de la précaution des gants qui isolent les contacts significatifs, valsons les mains nues !... »

Dans l'aube farineuse et triste de l'été, des

cloches matinales s'éveillent en sonneries alternatives ou conjugalement confondues. Le tapis se plisse aux marches du perron, comme les tapis de noce au parvis des églises, mais nulle blanche Psyché ne foule à mon bras la terre où le mystère de l'ombre est mort, l'ombre qui absorba en son uniforme nuit la vision des choses coutumières, et voici que les arbres, les rues et la ville affirment par leur réalité oppressive que la magie de l'heure et la transfiguration insolite évanouies me cèdent de nouveau à la vie exigeante et mauvaise.

AUX RIVES

Le fleuve passe, isolé par la stérilité sablonneuse de ses rives de la plaine riche de verdures et d'arbres, et les hauts peupliers limitrophes de la terre fertile simulent par le frisson de leurs feuilles un palpitement d'ailes innombrables et captives, remuées d'un désir d'essor à l'attrait de l'onde claire qui dévale là-bas et vers laquelle s'étire l'allongement désespéré de leurs ombres.

Ce pays me fut doux, plane et mobile de la quadruple ondulation concordante du fleuve, du sable, des prairies et des collines de l'horizon — ce pays de silence et de quiétude, de grasses terres, d'arbres et de vignobles, central et tranquille, étalant sous l'amplitude libre du ciel ses paysages que ne borne pas l'obstacle des montagnes et que ne rouge pas

l'éternel grondement à des côtes de la dévorante Mer.

Au niveau de ses berges plates et désertes, reflétant de stricts mirages de nues ou répétant en son flot presque la pureté de l'azur céleste, le fleuve, coulant par masse compacte et unie, divergeant en méandres ou s'amplifiant en torpeurs élargies, suit la courbe des rives, contourne la cavité des anses, se heurte aux proues d'îlots épars, va tantôt profond en l'aise de son lit ou glisse en mince transparence jaillissante à des cailloux.

A l'aurore, l'eau neuve et soyeuse se fond vers midi en huiles de métal en fusion étincelante et s'apaise, au soir, en stagnances de tranquilles miroirs que nul diamant n'a rayés et où apparaît la face pâle et chauve de la Lune.

L'éternel mouvement ondé compense l'immobilité de notre fatigue qui s'est assise là, et mêle à la perpétuelle mouvance de l'eau le souvenir des routes parcourues, des jours successifs, des joies fugaces, tout l'instable et le momentané dont la fuite est notre vie même.

Là, j'ai lavé la poussière des chemins, le sang des blessures, la honte des défaites, et

ma lassitude s'accoude pour jamais en silence sur les grèves rousses dont le vent modifie les ondulations et amasse à mes pieds en plis de linceul le sable qui d'oubli me recouvrira tout entier ; et puisse mon corps bosseler, de son monticule tombal, l'aridité des fluviales dunes !

CHATING

Entre leurs doigts la consumption des cigares s'évaporait en volutes de fumée bleuâtre montant vers le plafond y nouer ses méandres peu à peu évanouis en la haute nuit de la chambre parfumée d'une triple odeur de tabac, de cuirs précieux et de fleurs.

L'étouffement des tentures promettait aux paroles d'y mourir sans échos autres que la vibration de leur propre gravité en l'âme des deux solitaires d'un soir qui les proféraient.

Les yeux au foyer où couvait sous la cendre une rougeur ignée, l'un tisonna ainsi les chimères d'autrefois enfouies en le cinéraire repos de son cœur :

« C'était une après-midi de Novembre, aux

vitres fondant les larmes adamantines d'une précoce gelée...

« Elle allait et revenait d'une allure impérieuse et brève, le regard endurci d'une résolution définitive jusqu'en sa manière de brusquer péremptoire les fermetures des meubles où ses mains heurtaient aux clefs et aux poignées leurs bagues.

« Emané des vêtements, des lingeries et des sachets un parfum errait comme un vestige odorant, épars, comme un oiseau de passé, lent à résoudre son envolée, et j'étais sans parole devant cette reprise d'elle-même et ce départ dont l'irrévocabilité se manifestait par cette totale récupération des objets qu'avait mêlés notre vie commune.

« Et depuis lors, il m'est demeuré d'elle une mémoire vide de toute précision de forme, une mémoire mélancolique, insaisissable et vague comme un parfum, sans qu'il me soit donné de ressaisir de ce passé autre chose que ce souvenir confus où rien n'apparaît du visage aimé, même ce qu'on devine d'une grâce évanouie en la poussière morte d'un pastel de jadis. »

L'autre murmura :

« J'ai vécu avec elle bien des jours, en des

chambres closes, des campagnes calmes, au bord des fleuves, près de la mer. C'est de ces beaux sites, fleuves et mers, dont seuls mon âme a gardé souvenir. Sa présence les a défendus à jamais de l'oubli. Leur vision sommeille en moi avec une intacte et magique permanence ; ils y subsistent en leur intégrité de saison et d'heure, sans que jamais la Sylphide qui, par un miracle de sa présence, les fit insignes entre tous, ou seulement peut-être par le prestige qu'ils ouïrent sa voix, charmèrent ses yeux ou baignèrent sa chair, lait daigné une fois réapparaître à la gloire de leur lucidité. »

Ils se turent — tandis que s'annelaient au plafond les filigranes de fumée — sans comprendre que disparaître ainsi fût une suprême discrétion de celles qu'ils aimèrent.

Car peut-être savaient-elles qu'il doit suffire à la femme d'avoir par sa mystérieuse puissance révélé à jamais à qui les ignoraient le charme d'une terre, la force d'un parfum, sans, par la grossièreté d'une présence représentative et opprimante, troubler et rompre l'ambiance de tendresse indécise que doit être un souvenir d'amour.

LE DERNIER MOT

Un soir, entre tous, m'est resté mémorable, non tant par l'appareil de fête qui l'illustra — guirlandes de fanaux au dédale des massifs, sous les arbres pavoisés de banderoles, orchestres si doux qu'ils semblaient la voix même de l'Eté, et sous les étoiles une eau endormie où flottèrent, en nénuphars de clarté, les reflets floraux des lanternes qu'y mira le circuit des bosquets illuminés, — que pour avoir, heureusement, trangressé la loi de silence que nous impose l'effrayante Sagesse moderne qui nous dit de ne pas distraire la Femme de son rôle de prestige et d'illusion, de ne la vouloir autrement que hanteuse voilée et muette de nos rêves, d'oublier l'empreinte de ses pas aux chemins perdus, et nous engage à honorer la magie de ses yeux

seulement comme des souvenirs d'étoiles sans inquiétude de la source mystérieuse de leur radiance ou à l'assaillir, sans paroles et sans lendemain, de la brusque agression d'un désir. Car, malheur à qui veut savoir si telle passante ineffable n'est pas l'Enchanteresse qui instruit quelques hardis élus de la raison de sa splendeur !

Pourtant au hasard des allées et parmi le tumulte des musiques, je l'ai reconnue et discernée comme ostentatoire d'indéniables marques révélatrices et d'indices d'être une de celles dont le sens de leurs pas est l'énigme éternelle des hommes qui subissent leur magnétique attirance, une de celles dont les yeux entrevus dardent pour toujours des lueurs d'astres.

Le diadème roux de sa chevelure disait quelque origine fauve et royale de Dominatrice et de Chasseresse, la blancheur de sa chair décelait une naissance divine parmi des écumes et des flots, l'éclat astral de ses yeux était comme le reflet perpétué par son regard d'une lumière supérieure, les pierreries de sa robe et de ses parures une preuve de son passage stellaire et la poussière gemmale de sa route merveilleuse à travers des mondes

inconnus de clartés vers notre race déchue dont l'adoration ravie de sa venue devait se contenter de la surprenante faveur de voir un instant le délice de sa beauté.

Et, tandis qu'elle promenait sous la calme nuit son apparence d'Isis, je me suis approché disant :

« Votre isolement divin en cette fête et parmi ces hommes et ces femmes obtient l'honneur du silence, et cette abstention de tout autre hommage direct m'apprend que vous êtes, à leur insu et par cette crainte qu'ils manifestent de votre approche, sacrée, et que, plus belle que toutes, vous leur êtes d'une race étrangère par votre descendance sidérale et insolite. Un attrait inconnu émane de vous, et sans avoir l'orgueil de nous croire appariés par quelque destin invincible je ne veux pas, sans vous avoir interrogée, laisser votre apparition s'affranchir de sa présence ici par quelque sortilège, car vous devez disposer de mystérieux moyens d'évasion, signifiés par cette aile perplexe, chimérique et captive qui tressaille en vos mains.

« Et malgré votre éventail dont le signe impérieux refoule mon élan et disperse de sa brise jalouse les mots de mon aveu, je vous suivrai.

« Que vos barques peintes fendent de leurs proues l'eau qu'elles divisent en scission ondulatoire de bandeaux de chevelure ou frôlent de leurs flancs les roseaux des rives restreintes, je vous suivrai, nageur obstiné à vous persécuter de mon effort haletant, et joyeux de sentir à ma poitrine la ride de vos sillages ; aux chemins de la terre je poserai mes pas en l'empreinte des vôtres, marcheur inquiet et lié aux remous de parfums de vos traînes.

— Et en ses mains l'éventail battait comme une rame prompte à me distancer.

« Si vous montez en des chars merveilleux qu'emporte l'ailé quadrige des colombes dont les becs tiennent des roses qu'effeuillent les vents du ciel, je m'accrocherai des ongles aux ciselures des parois, si vous confiez votre fuite au dos de la Chimère, j'enfourcherai derrière vous sa croupe d'écailles, et le même vol nous enlèvera !

— Et l'éventail palpitait sa moitié d'indistançable envergure.

« Car je ne suis pas de ceux qui se contentent de voir passer l'être surnaturel et s'extasient à jamais de son apparition éphémère ou le dépouillent comme une proie.

« Je veux connaître le sens de vos attributs

divins, ouïr le secret de votre voix, peser le poids de vos gemmes et savoir à quelle source de feu céleste votre regard emprunte la profusion de sa lucidité. »

Et la Victorieuse souriant de cette curiosité péremptoire et ingénue ferma son éventail perplexe comme pour renoncer à toute fuite et à tout projet de disparaître, et me tendit ses lèvres, pour qu'en ce soir mémorable j'apprisse le secret de sa voix, l'arcane de ses yeux et la provenance de ses pierreries.

En guise de signet,

La Couronne des Gnidiens

A Paul Adam.

LA COURONNE DES GNIDIENS

Un ami qui aime à précautionner ses anecdotes de dissertations justificatives de leur à propos discourut ainsi devant moi, non sans justesse, mais avec un peu d'exagération :

« Certaines circonstances de la vie favorisent une vue des passions à un état où elles ont un attrait particulier fait du mélange que l'on perçoit de leur secret et de leur évidence. Elles intéressent alors autant à cause d'une sorte de divination qu'il en faut avoir que d'une espèce d'assurance qu'on en appréhende. Une telle situation, qui est entre supposer et constater, a l'avantage de ne pas restreindre à une certitude ni d'exposer aux risques du soupçon, mais de participer de l'un et de l'autre.

A ce moment, ces passions sont encore

renforcées de tout ce qui les réprime et les contraint et n'ont pas subi cette diminution où leur achèvement les disperse.

Leur demi secret, saisi au passage, procure une sensation analogue à celle qu'éprouve l'esprit à isoler, du texte qui les environne, certains mots pour en jouir plus à vif et nettifier les idées de beauté, de gloire ou de terreur qu'ils représentent par eux-mêmes, en dehors de l'emploi momentané dont ils se varient et se dénaturent, selon l'ordonnance d'une phrase où ils fondent l'apport de leur sens et son prestige essentiel.

Telle passion donc, apparue dans l'éclair d'un regard, en suspens, et à l'instant où elle se résume au point extrême de sa force avant de se déterminer à quelque action et, par là, cesser d'être mentale et intérieure pour emprunter à des moyens d'un autre ordre le signe du surcroît de violence où elle se précipite, telle passion, surtout si sa velléité s'atrophie et avorte, si son progrès s'arrête avant d'avoir eu recours à quelque trop visible indice qui la rendrait aperte à la connaissance de tous, m'émeut d'être ainsi incomplète et stérile et, si son bouillon s'épuise avant d'avoir jailli, j'en garde une impression plus

anxieuse, par ce même goût du mystère qui fait que le remous, girant sa torsion sournoise en l'eau profonde, noire et à jamais muette du monstre probable et interne dont l'agitation cachée a produit la terrifiante ride oscillatoire, m'intrigue et me fascine plus que la vague qui cabre la colère de la bête surgie et visible qu'elle façonne de la véhémence de son écume.

..... Parfois, parmi les passants qui hantent la vie, on assiste à ces provocations mystérieuses d'un sentiment du fond de l'âme qui le recèle ; la preuve de sa présence, s'il ne les enténèbre, luit en des regards inoubliables. On y voit la haine ou la douleur. Le désespoir y congèle ses larmes froides. La colère y brûle sa torche et l'amour y montre ses noires forêts plaintives de colombes, puis, la minute furtive dont on eut le frisson se réalise ailleurs, loin de nous, autre part, à quelque tournant que nous avons dépassé déjà en l'infini circuit inverse qui nous mène, et on se souvient d'avoir vu la main qui va frapper, la lèvre qui va sourire, les yeux qui vont pleurer, sans que l'écho du heurt nous soit parvenu jamais, ni que le fard du sourire et la scintillation des larmes aient duré jus-

qu'à notre approche au tain oublieux d'aucun miroir !

C'est ainsi qu'il m'est arrivé d'assister à un spectacle dont j'ai senti l'importance mystérieuse sans que rien d'apparent en soit résulté. J'eus l'impression, cette fois, non seulement d'un être mais de plusieurs, d'une foule, presque, animée un instant d'une même passion intérieure, invisible, tacite et pourtant manifeste bien que nul signe ne l'ait trahie à son arrivée à un point de risque prodigieux, à une sorte de faîte vertigineux où elle se tint en un équilibre d'angoisse, extrême et dangereux, pour redescendre ensuite le revers qu'elle avait gravi et s'amortir en son propre oubli.

Souvent, le danger de ces passions qui finissent par atermoyer et défaillir est conjuré par une sorte d'infirmité originelle qui veut que d'être conçues les épuise et que la force leur manque ou l'occasion pour devenir effectives. Elles avortent d'elles-mêmes ; et c'est de leur détritus que l'âme s'envenime et se corrompt. L'excès accompli porte en soi sa purification, et le fait d'avoir été l'annule, tandis que, rompu en son progrès, il répand une irritation dont il renaîtrait.

Souvent aussi de pareils mouvements

trouvent un exutoire artificiel et figuratif. L'âme s'allège de leur poussée en les supposant continués par des êtres imaginaires que le livre ou le théâtre lui fournit. L'esprit se crée des lieux où il se purifie de ces passions par leur représentation fictive à laquelle il participe et où il trouve un exercice adjuteur et inoffensif.

..... J'ai toujours aimé le bal masqué, quoique un goût strict ait le droit de s'offusquer du disparate qui s'y montre et du ridicule qu'il comporte, mais je l'aime parce que j'y prends une façon un peu grossière, encore qu'assez sûre, d'y avoir quelque vue des passions et de leur particularité. L'habit qu'un homme ou une femme endosse pour s'incarner un soir n'est pas tout à fait indifférent à qui se préoccupe de leur être au point de ne rien négliger de ce qui peut lui en éclaircir le mode. Leur nature intime s'y révèle, et il y a chance qu'il y ait, aux choix de tels atours emblématiques, par l'ignorance même chez ceux qui les adoptent de ce qu'ils peuvent signifier, certaine absence d'hypocrisie ; je crois que chacun, en pareille occurrence, se vêt inconsciemment des couleurs de son âme ou, au moins, des nuances de son caractère.

La prétention ou la vanité, en se déguisant, se transforme sans se modifier, et je ne sais quoi de la nature secrète de chacun me semble apparaître dans la mesure où il cherche à s'embellir ou à se défigurer.

Celui qui arbore l'armure d'un paladin n'exalte-t-il pas quelque don quichottisme natif; l'habit de cour pronostique chez qui le vêt le regret des mœurs qu'il permet; d'autres costumes dénotent l'intrigue; plus d'un travesti mythologique ou romanesque est l'hiéroglyphe facile qui indique l'être réel et fondamental, plutôt qu'il ne dissimule le personnage usuel, et tel diadème de reine imaginaire est plus conforme qu'on ne croit à tel orgueil qui sourit de s'affirmer, à l'insu de tous et de soi-même.

Ce fut, dans le but de constater une fois de plus cette apparence que prennent pour mon esprit averti les assemblées de ce genre, autant que pour jouir du luxe que prête à ses hôtes d'un soir le somptueux hôtel de Mme X., que je pris part à la fête qu'elle donna, au printemps d'il y a deux années, et où on se souvient peut-être qu'une assez mystérieuse étrangère, alors célèbre, inaugura, comme commentaire d'un Destin équivoque et semi-

royal, cette admirable couronne de pierreries qui représentait on ne sait quel sacre audacieux du sort et dont l'appas incandescent provoqua ce singulier conflit de concupiscence et d'une autre cupidité qui m'eût comme témoin peut-être et pour unique dépositaire.

Le bal était à son milieu et, sous les hauts lustres parmi les guirlandes, l'ensemble s'en était immobilisé. L'affluence des survenants diminuait assez pour que toute venue y fût distincte et ne pût passer inaperçue. La vaste salle regorgeait, et toute arrivée bénéficiait, avant de se perdre en la masse où elle s'ajoutait, d'une minute d'attention à son entrée à travers une double haie d'observateurs inclinés pour le salut d'une reconnaissance ou curieux d'un coup d'œil à un incognito passager. Quoique la diversité des couleurs fît l'assemblée moins compacte et qu'un certain effet de mosaïque empêchât qu'elle ne fût trop confuse et n'en parut plus nombreuse par son amalgame, il était évident qu'il y avait là une agglomération considérable d'êtres variés et occupés pour la plupart, en regards, flirts et causeries aux diverses manœuvres de la concupiscence. Si on avait voulu caractériser la tenue de cette foule on aurait pu la dire

amoureuse, et c'est à cet état qu'un évènement subit et perturbateur vint apporter une diversion.

Justifiant un nom étrange, sonore et métallique, jeté de la porte, une femme entra dont toute la personne ne proclamait rien d'autre, par la nature de sa beauté et de son ajustement, que la vertu de la richesse. Tout entière elle en étalait le redoutable prestige, même en ses yeux clairs et analogues à des saphyrs. Sa chevelure, évocatoire de l'or, était sommée logiquement, comme pour résumer la matière qu'elle semblait, d'une indescriptible couronne de pierreries dont la prodigieuse diamantation scintillait! C'était comme l'écume d'une source adamantine et froide dont le flot eût ruisselé sur toute l'éblouissante Advenue. A ses épaules, en gouttelettes, s'irisaient les lueurs du bain mystérieux et sa robe entière portait les traces de l'extraordinaire immersion.

Une telle apparence offrait cette singularité de reléguer à sa vue l'idée de luxure bien loin parmi les moyens de cette richesse et non au nombre de ses avantages, préalable et non conséquente! La chair était là, intangible de tant d'éclairs qu'elle irradiait. On la sentait

avoir été le lot d'êtres disparus dont le souvenir était sur elle, à peine, par l'éclat criminel de quelques rubis épars.

Un frisson général et complexe traversa l'assistance et j'en ressentis la seconde fugitive, périlleuse et infinitésimale. Je compris instinctivement le danger que courait cette belle Dame à s'aventurer ainsi parmi la captatrice entente possible du Désir.

Pourquoi ainsi donner l'idée de ne pouvoir appartenir qu'au mérite exclusif des attributs dont elle portait l'exemple ? Avait-elle pensé en anéantissant autour d'elle tout sentiment de luxure à quelle cupidité elle provoquait chez tous envers les moyens de l'avoir ?

Outre qu'elle réveillait, par son ostentation, le vieux goût inhérent du trésor qui est au fond de nous, elle suscitait de sa convoitise somnolente un appétit forcené avec un excès que justifiait celui de sa beauté? Songeait-elle au rapt possible dont pouvait être l'objet sa splendeur provocatrice? Halluciné et dans une vision sanglante et rapide, je vis, comme si chaque costume aux épaules convulsives eût été de l'âme même, l'hostilité enragée et encore hésitante de la foule qui l'entourait prête à la déchirer au nom de la passion sym-

bolique dont ils portaient, à leur insu, l'insigne révélateur.

Les sournois, les perfides, les violents, les brutaux, depuis le Satyre velu jusqu'à l'Harpagon râpé, du Chevalier stupide jusqu'au Berger folâtre, en tous, le germe de cupidité surchauffé allait éclater et se répandre selon la force du véhicule passionnel qu'il trouverait en chacun d'eux.

Et, pour cette prodigieuse curée de pierreries scintillantes et tentatrices, du poing qui arrache, de la main qui chippe, des doigts qui volent, tous, en une bousculade effrénée, allaient se précipiter sur elle, la dépouiller de ces splendeurs et, à travers les salles abandonnées, en le scrupuleux silence que scelle la connivence d'un forfait, emporter, chacun sous son manteau, vers quelque cachette nocturne, une parcelle du trésor obtenu, tandis que, sur le parquet désert, luisant sous la vacillation de mille lumières comme une onde d'or fluide, le corps, intact, nu, et à peine blessé de quelques griffes hâtives, parmi l'abondance naturelle de sa chevelure, gésirait à jamais inoublié de mon imaginaire horreur! »

Mon ami s'était fort animé sur la fin de son

récit et pour lui laisser le temps de reprendre contenance je me levai et me haussai jusqu'à un rayon de la bibliothèque.

Oui, lui dis-je, en ouvrant un vieux livre que j'en avais tiré et que je feuilletais, tu as eu raison de craindre pour elle. Il y avait là un péril analogue à celui que rapporte Plutarque, en son traité des *Oracles rendus en vers*, avoir été encouru et subi par la courtisane Pharsalia, et je lus :

« La couronne des Gnidiens, que Philometus, le tyran des Phociens, avait donnée à la baladine Pharsalia, fut cause de sa mort, car estant passée de la Grèce en Italie, un jour comme elle jouait et dansait au temple d'Apollo, en la ville de Métapont, ayant ceste couronne sur la teste, les jeunes gens de la ville se ruans sur elle pour avoir l'or de ceste couronne, et combattans, les uns contre les autres à qui l'aurait, deschirèrent en pièces la baladine. »

Soirs intimes et mondains

A ALBERT MOCKEL ET PIERRE OLIN

En souvenir de la Wallonie.

écrits en 1889.

L'ESCALIER

Au bas de l'escalier, sous la lumière tamisée d'une fenêtre dont les carreaux enchâssent leurs losanges de mailles de plomb, une bête fantastique, Dragon ou Chimère, tord les replis de sa queue et allonge ses griffes acérées. Gueule ouverte, elle semble bailler d'ennui ou rugir de colère. De son dos sinueux et imbriqué d'écailles jaillit une gerbe de fleurs rares qui retombent pour se mirer aux flancs polis et gonflés du monstre. Des reflets caressent le bois sculpté d'un éclat noir et d'une rigidité de métal.

L'escalier monte et enfonce dans une ombre tiède la torsion de sa rampe ouvragée qui, aux tournants, s'éclaire de luisants. Le long du mur, des tapisseries, en la douceur de leurs teintes amorties, déroulent des paysages de

rêve. Ce sont de claires et souriantes tentures, mais le temps a dénaturé les couleurs. Les roses ont blanchi ; les blancs sont devenus plus ivoirins et plus crèmeux ; les verts se sont mués en bleus, en bleus se dégradant et attendris. Et ce sont : des sites pacifiques et reposés, une nature calme et artificielle, un peu chimérique, où l'on aurait aimé promener le vague de ses pensées dans ce décor de joie et de siestes heureuses ; des parcs dont les allées entourent les boulingrins où l'herbe est simulée par des lacs d'arabesques, des pièces d'eau, bordées de vases et de mythologiques statues se perdant sous l'ombre bleue des arbres, des bassins où s'égouttent des vasques trop pleines. Des amours jardinent, brouettant des fleurs, bêchant des parterres, laissant d'éborder et choir de leurs bras d'enfant des moissons de roses. Au bout d'allées bleuissantes se dressent de tranquilles palais dans leur belle horizontalité de lignes ; sur les arbres volètent des perroquets multicolores. Et je monte, les yeux pleins du charme atténué de ces vieilles choses décolorées et douces comme l'amour — un amour ancien déjà — qui me fait songer en poussant la haute porte où courent, soulignant

les moulures, des filets d'or ; et, dans la chambre éclairée du miroitement d'étoffes de soie bleue brochée de bouquets légers, où de fins rideaux tombent des fenêtres, mollement, elle est là couchée à demi sur le canapé et levant vers moi l'ineffable et languissant regard de ses yeux.

*
* *

Dans la cage de l'escalier, une chaîne d'argent balançait une lanterne ronde. La lumière glissait sur la rampe et se coulait de marche en marche, de plus en plus faible, laissant tout au bas le vague et l'inconnu d'un trou d'ombre ; et je descendais, lentement, emportant à jamais la froideur de son clair regard et de ses irrémissibles refus.

Les tapisseries dont la nuit éteignait les couleurs déroulaient des sites attristés ; dans le bois noyé de nuit, les perroquets multicolores étaient seuls visibles ; les bassins avaient disparu ; les charmilles et les gazons faisaient des taches noires ; les amours, le pied sur leur bêche, semblaient creuser une tombe, et, de leurs bras débordaient des roses pâlissan-

tes, si pâles qu'on eût dit des fleurs mortes; et la bête fantastique, Chimère ou Dragon, était égayée d'un rictus mauvais, menaçante et belliqueuse. En passant je pris une fleur, et le monstre, tordant sa queue, gonflait ses flancs comme pour me japper aux talons.

Dans le crépuscule de la rue où s'allumaient des réverbères vacillants, un coup de vent passa et la fleur se défleurit dans ma main.

BONHEUR D'ÉTÉ

Par quelle cause l'assiduité quotidienne des fidèles douleurs s'abstint-elle pendant les mois de cet été de soleil où ma vie se rasséréna par cette délivrance fortuite jusqu'à l'expansion d'une joie.

Pendant des jours, à la faveur d'une sorte d'enfance régénératrice et comme posthume des mortelles angoisses auxquelles elle se substitua, j'ai goûté, à revivre, un bonheur simple et de chaque réveil.

Fenêtre à l'orient sur un ciel d'arbres ! vitres invisibles sur un air limpide au-delà de leur cristal ; croisées tard ouvertes sur des étoiles et des lunes si douces qu'elles imposèrent à la nuit un silence du pays des songes et aux feuillages de soyeux frissons ou des torpeurs instables et perplexes ; escalier sonore

et vaste où ne devaient retentir que des voix amies et dont l'écho avertisseur eut dénoncé la venue de tout pas de trahison ou de chagrin.

Le jardin, l'étang, les bois...

De terrasses en terrasses des fleurs s'étageaient jusqu'à un mur de fond. La croix des espaliers ployant sous la lourde et humaine rougeur des pêches s'enchevêtrait aux ceps tordus des treilles grappelées, et partout, parmi le soleil, se croisaient des papillons vacillants et des abeilles directes et brèves. En l'éternelle aurore des bas fonds des fuites de poissons à travers l'eau remuaient une oscillation d'herbes flexibles et de rides, et, à un angle d'onde plane et intacte, des nénuphars affleuraient avec l'apparence d'éclore aux sceptres des Nixes immergées.

Les bois unifiés s'étendaient en verdures abondantes vers l'horizon par delà l'or compact des blés.

Pendant des jours et des soirs, à l'exemple des harmonies environnantes, j'essayai un propos d'ordonnance mentale et de paix, ainsi jusqu'à l'heure où une première rousseur de cime différencia, çà et là, la vaste uniformité des forêts et, alors, à mesure que jau-

nirent les verdures désappariées et composites, en le précaire équilibre de mon âme, s'immisça pour le détruire, sous la forme de l'antique, irrémédiable et quotidienne tristesse, l'Automne.

UN SOIR DE FÊTE

Sur trop de peuple épars en fête et en promenade par les rues et les places de l'immense ville pavoisée le crépuscule d'été se fit nuit qui alluma le signal de joie de ses étoiles.

En réponse à la venue des feux célestes, huiles et gaz flambèrent : quinquets, lampadaires et lanternes ! Nue ou en un abri de verre et de papier, la flamme, en chaque lieu provoquée à jaillir par des milliers de mains, éclata son universelle expansion. Aux corniches des monuments des lignes d'éclairage se propagèrent, se joignirent, s'unifièrent ; aux fenêtres des maisons et aux arbres des jardins des lanternes balancèrent des halos colorés, et, çà et là, des foyers d'éblouissement électrique irradièrent une clarté aiguë et inépuisable, à la croire génératrice de tout l'éclat

épandu et brûlant par la ville à des degrés de pureté diverse. Tout ce peuple, de jour bêtement hilare et déambulant, semblait, avec la nuit, avoir recouvré un caractère oublié, redevenu l'Etre collectif, grave et religieux, à se trouver unanime partout à cette heure pour célébrer selon le rite l'antique culte du Feu dont chacun porte, en le mystère de ses yeux, une étincelle parcimonieuse ou éclatante mais véridique et provenue.

Par les rues, le nombre humain piétinait d'accord à converger vers un lieu de la ville dominé par l'isolement d'une Tour, écimée et solitaire.

Elle se dressait dans la nuit comme projetée vers le ciel par l'effort svelte et tendu de ses piliers de fer ramifiés en une inextricable complication arborescente, greffée et rejaillie d'une nouvelle crue de métal jusqu'au sommet.

A une heure choisie, vers le ciel d'étoiles, l'immense Tour s'alluma de l'ardeur de bengale d'un brasier rouge et diffus, et sembla vaciller et mollir d'une fonte d'intense chaleur. Aux piliers ignés et en la membrure circula un sang de flamme et cette fusion jaillit tout à coup en gerbes, en soleils, en éclairs !

Puis, cette éruption tarie, directes, verticales, péremptoires, en un sifflement d'effort et de désir, une à une, se surpassant, comme pour tenter de ranimer au contact astral le feu terrestre épuisé et avide d'un renouveau stellaire, s'évertuèrent les fusées ! Et l'une d'elles, on eût dit, touchant quelque but d'étoile, épanouit, triomphante et pulvérisée une chute de lumière d'un emprunt céleste.

Alors, des quatre angles de la Tour, ruisselèrent en mille éclats la profusion et la ferveur du feu nouveau, et, fixe, inouï, germe et prométhéen trophée d'astre de la clarté reconquise, subsista, décisif et supérieur à toute extinction, au sommet désert du phare immense, au-dessus des alexandries et des mers médianes, un électrique foyer pur, vigilant, oculaire et mystérieusement dilaté !

ANTICIPATION

C'était alors que notre double jeunesse fleurissait du bonheur de vivre et qu'il eût été juste, pour en satisfaire l'expansion vitale et amoureuse, d'errer parmi le soleil et toute la joie de l'été et de ne laisser nul écho de forêt ou de val ignorer le sonore éclat de nos rires.

La calme ville provinciale où vécurent alors nos âmes vouées l'une à l'autre par une obscure sympathie sentimentale prolongeait le silence de ses rues en routes de haies et d'arbres, par de mouvantes savanes d'herbages, le long d'une hésitante rivière, vers des collines ! Et pourquoi, hélas, par quelle préalable fatalité de tristesse, connûmes-nous, surtout, certains sites, de préférence, mélancoliques, tels que : peupliers frêles et remueurs

en des prés d'oubli, saules florescents des rives où l'eau trop lente semblait mourir en profondeurs bleuâtres ! Et le plus souvent cette antique maison ancestrale où nous passâmes d'inquiètes journées à rôder parmi la vieille poussière de déshérence sans voir l'heure toujours exactement identique au cadran des pendules mortes.

Je me souviens — nous prenions en nos mains le trousseau des froides clefs rouillées qui tintaient comme un trésor et nous traversions vite le midi ébloui du jardin plein de fleurs, de lézards et d'ailes endormies jusqu'à la porte barrée de lilas et de roses qui ouvrait sur l'ombre d'une vaste allée de centenaires platanes voûtant de leurs feuilles muettes cette route de rêve et de silence.

Tout au bout, parmi les buis et les rosiers, dormait la maison abandonnée de l'aïeule, sous un toit de tuiles, en la prudence des persiennes striées et des portes qu'entrebâillait la vertu introductrice des clefs.

La profondeur des couloirs, les échos, infinis aux pas, des corridors, les escaliers vers les chambres sans linge, quelque chose d'indicible nous ensorcelait là, des journées, de la bibliothèque au salon, des vestibules aux

greniers, par le charme de ce lieu d'outre-tombe.

Etait-ce le silence insatiable où l'huis d'une armoire ouverte grinçait longtemps, la bizarrerie des objets laissés là épars par le temps ou de nocturnes visiteurs inconnus? souviens-toi du pot de fard trouvé en quelque tiroir de commode et dont nous avivions en jouant le rire de nos lèvres comme si leur simple rougeur naturelle eût été discordante en ce décor vague et vieux.

Là, nous vêtîmes notre gaîté de loques et de chiffons fanés, trop, hélas, pour qu'il ne restât pas à son insouciance quelque chose de cet anachronique accoutrement.

Les persiennes préservatrices exilaient d'ici tout soleil, et nous nous plaisions à cette décrépitude, et il me semble — maintenant que tout cela n'est plus qu'une rêverie singulière des années de l'enfance — notre possible amour de plus tard avoir là vécu et consumé son avenir et anticipé toutes les vieillesses!

Nous sortions, si âgés par toute cette ambiance de désuétude que le soir courbait d'un frisson nos épaules sous le feuillage crépusculaire de la verte allée des platanes que

nous retraversions, en tremblant de quelque occulte danger, parmi le cri, dans les fossés mouillés, des crapauds mélancoliques qui égouttaient, tristement, leur voix de métal liquide et de grêlons de cristal !

PRÉSAGES

En ce clair été d'amour, le hasard d'un deuil de convenance la vêtit de noir et imposa à sa grâce juvénile l'attrait d'un mystère d'étoffes d'ombre et de cendre. Elle tira de cet évènement une ressource de rénovation mélancolique dont se doubla le charme de sa beauté, et son sourire, parmi la brume cinéraire des crêpes, fut si lointain qu'il sembla apparu du profond d'un rêve, comme aux lèvres de quelque morte de légende étoilée.

Nous nous rencontrions, alors, au coin d'un boulevard pacifique entre le muet écart parallèle de ses hôtels, dans l'allée d'un jardin, à quelque angulaire piédestal de statue mythologique, au détour d'une rue mercantile, près de la fontaine d'une spacieuse place qu'embaumaient les fleurs d'un marché d'horticul-

ture, le long des quais matinaux ou crépusculaires ou sur l'embarcadère d'un bateau par lequel nous remontions le fleuve en les gemmales moires des sillages volutants. C'était chaque jour une joie nouvelle à la voir apparaître. Dans la clarté le noir de sa robe se nuançait d'un jaunissement solaire ou d'une rougeur vague comme si l'étoffe n'eût été qu'une éphémère draperie d'incognito et d'intrigue, cachant le mystère, à demi deviné par transparence, d'une robe de pourpre ou d'une armure d'or. Les rayons du soleil jaillissaient en éclairs aux prismes des jais comme s'ils y eussent éveillé, à leur contact, des pierreries dormantes et abstruses.

Un soir, nous avions choisi pour lieu de rencontre une terrasse sous de hautes charmilles, exhaussée sur l'horizon et aplanie en courbes de rampes vers une vaste solitude de jardin. J'avais, pour venir, traversé la ville tumultueuse et vague sous la poussière de l'été, et, à peine entré en ce lieu d'arbres, je m'y sentis comme dépaysé par l'oubli profond des localités avoisinantes.

Du bas de la montée, je l'aperçus venant vers moi, dans l'ampleur religieuse de son deuil, et, grâce au niveau surélevé de la ter-

rasse dominant ce qui, en contre-bas, pouvait être la terre ou la mer, elle n'avait derrière elle que le ciel.

Là, la ville avait cessé. C'était comme un lieu suprême et sacré, l'ultime promontoire par delà qui il n'y avait que du vague, du silence et du ciel ; la vie semblait s'arrêter auprès de celle qui s'avançait à mon encontre avec un sourire de bonne et souriante mort. Nous errâmes sous les arbres lacérés de soleil et la brise soulevait son voile et l'agitait en lentes palpitations ptériennes où semblait s'envoler le deuil d'un passé.

Sur un banc solitaire, en l'ombre rousse, je regardais la stricte union amoureuse de nos mains et l'adaptation de nos deux chairs.... N'était-ce point indissoluble, éternel, comme l'ample ciel à nos yeux ? Vers l'azur, un rêve de vie s'élargissait dans l'oubli de toute possibilité contraire, dans une assurance indubitable dont la durée me parut affirmée par le symbole marmoréen de nos mains jointes, et je voulus contempler une fois encore l'espoir de cette étreinte qui était là, parmi l'étoffe, mais une magie mauvaise l'avait en un instant changé, hélas, en l'anticipation d'une menace, car le noir voile, disposé par un passage de

brise, ensevelissait d'une cendre de crêpe l'union amoureuse de tout à l'heure, maintenant, allégorie glaciale d'un adieu futur, jonction désespérée et tombale de funéraires mains d'ombre.

SOIR MONITOIRE

En les hauts arbres circulaires et riverains, le crépuscule s'infiltrait graduellement. Il semblait restreindre l'intacte clarté d'un étang épars en silence sous l'azur dominateur d'un ciel d'été.

L'eau ne participait en rien encore des ambiantes ténèbres et ne se révélait vespérale que par la lueur d'une étoile dont le reflet parut sourdre inversement de la profondeur lacustre et qui était comme l'éclair propagé jusqu'à la surface de quelque féerique joyau de fixité et de perte immémoriale enfoui dans cette onde et manifeste, à l'instant où le calme unanime de l'eau ne déviait d'aucune ride de vent ou de nage les rayons affleurants de la pierrerie immergée.

Les deux cygnes, vogueurs parallèles du fluide miroir, s'y immobilisaient en une station héraldique et navale. Leur double forme blanche s'y répercutait, identique, mais noire, à croire cette image d'eux-mêmes chue et amassée de nuit glissée sur leurs plumes de neige qui répudiaient comme une souillure toute atteinte de l'ombre.

La promenade quotidienne accomplie là avec la Dame de ces lacs et de ces arbres errait comme de coutume, ce soir, au bord de l'eau en qui nous aimions voir, immuable et stellée, un symbole de destinée voulue ainsi que ce bleui cristal palmée de nobles rêves tout pareils aux blancheurs pennées des cygnes rôdant parmi le lacustre silence.

Mais lentement, en la quiétude habituelle, d'antiques pensées, longtemps oubliées, en moi s'éveillèrent comme ce reflet d'étoile dont le mirage, par un jeu de l'onde, semblait provenir d'une mystérieuse pierrerie engloutie ; des pensées qui avaient été antérieurement les étoiles orientatrices de ma vie avant que je l'eusse vouée au servage de la Dame de ces lacs et de ces arbres.

Tout à coup, sur l'étang, fut ouï invisible le bruit d'une chute éparse sur de grands

battements d'ailes affolées, et, par une éclaircie de futaie, je vis, aux mains spoliatrices de deux rustres, les cygnes, captivés d'un filet, s'ébattre, prestigieux et courroucés, et dardant la révolte de leurs longs cols, dans l'envol çà et là de plus d'une plume perdue !

J'allais interpeller les deux oiseleurs, mais je vis, au peu d'étonnement manifesté par la promeneuse, qu'ils agissaient par son ordre, et, grave, je regardai :

Sans être autrement avertis que par le présage de leur ombre funéraire et fatidique autour d'eux, et sans avoir rompu leur pacte bénévole de présence à ces rives ni tenté de s'évader en l'éploiement jovial de leurs ailes crues et migratrices vers d'autres ciels et d'autres lacs, Eux, fidèles et doux, soit par soupçon d'une fuite possible, soit par simple caprice de femme, étaient saisis en leur quiétude héraldique et navale, afin qu'une inutile prudence ou une despotique cruauté leur infligeât d'être les exilés à tout jamais de ciels à qui ils avaient renoncé et les captifs, par force, de l'eau qu'ils avaient élue !

Et je contemplais le monitoire martyre des deux cygnes aux ailes sanglantes et im-

puissantes désormais, au plumage gouttelé, hélas, de pourpre vive, qui, farouches et tristes d'un irréparable et gratuit outrage, éjointés et perclus, saignaient dans le crépuscule.

LE GRIEF D'UN ORGUEIL

J'ai choisi, pour y fixer mes yeux en ce soir de mémoire triste et de pénurie sentimentale, un pâle visage d'oubliée !

Pardon de t'évoquer ainsi devant mon rêve, pauvre face d'autrefois, adversaire mélancolique, ennemie de mon amour, aussi la faute de ce souvenir convocateur d'aujourd'hui est-elle à ce crépuscule d'ombre qui te fit l'ombre rétrograde de ces chemins où tes pas d'exilée semblèrent fouler le mort silence d'un sol de cendre ! Voie douloureuse où s'arrêta notre vie pour le nécessaire adieu.

Des années, ensuite et toujours ! J'ai erré par les routes et les places et les plaines, les grèves, et les berges de pierre des fleuves urbains, les berges où pousse entre les pavés le gazon des tombes.

Auprès des flots j'ai pleuré de détresse, parmi les fleurs et les orchestres des jardins j'ai assis ma joie éphémère pour la prolonger par la gaîté ivre des musiques et la nourrir du sourire des passantes et du bruit des paroles, mais la misère des visages, le mensonge des parures, l'erreur des rencontres, la malice des hasards ont vaincu l'espoir d'être heureux !

Et j'ai choisi, pour y fixer mon rêve en ce soir de mémoire triste, ton pâle visage d'oubliée !

*
* *

Encore, te voilà, comme alors qu'aux riveraines terrasses fleuries tu accoudais aux antiques pierres des balustres un songe de jeunesse. Toi qui ne m'étais connue que par des rêves tu m'apparus si lointaine qu'à peine, aujourd'hui, est plus loin que déjà ton visage de tout un passé distant ! Et il me semble que, comme jadis, tes yeux sont doux, et qu'un vent qui n'est pas mort frissonne en ta chevelure, et qu'à tes lèvres sont vivantes des paroles ! Et ne serait-il pas facile d'oublier que la bouche a nié l'aveu et abjuré le serment, les yeux pleuré, et recommencer, comme

alors où tu t'accoudais aux terrasses de fleurs un songe de vie.

II

Hélas ! des feuilles de successives et séparatrices automnes mortes autour de ta nuit que tu ailes foulée ou allée d'une brise de robe aux chemins de vie n'est venue à moi, et aucune de tes paroles de là-bas n'a vibré aux échos qui investissent de silence ma solitude. A qui furent les mots de la bouche (qui croit aussi, en sa folie, savoir, toi seul, le secret de tes cheveux, la brièveté de ton amour ?

Pourquoi la lacune du passé entre ceux qui savent que le mensonge existe ? Par quelle indéniable preuve apaiser le courroucé des conjectures, et pour l'absoudre, celle qui es partie vivre ailleurs, vers d'autres, — à d'autres peut-être — de n'avoir pas su mourir pour la satisfaction de notre égoïsme et la paix de notre orgueil, est-ce assez que ton pâle visage semble pourvu par une lustrale tristesse et sacré du deuil des automnes d'absence morts autour de toi ?

*
* *

Pâle visage d'oubliée que j'ai choisi pour, en ce soir de mortelle tristesse, y fixer mes yeux.

Ombre ! du fond du passé venue à l'appel de mon souvenir convocateur qui t'assigna d'apparaître à mon rêve, ta mémoriale présence prompte n'est-elle point la preuve efficace que tu m'as suivi en fidèle sœur de mes jours, parmi la joie menteuse des jardins de fleurs et de musiques, le long des fleuves d'ennui et des berges tombales; ton invisible voisinage ne s'atteste-t-il pas par mon dégoût même des paroles et des parures ? N'as-tu pas souri d'espoir aux déceptions des rencontres et aux incohérences des hasards, et il me semble, qu'à te crier ainsi le fou et injuste grief de mon orgueil pleurent tes yeux méconnus, ô pâle visage retrouvé en ce mémorial soir où jubile ton rédempteur sourire de tristesse lustrale.

RENCONTRE

Par toute la vaste avenue, çà et là, sèchent les arabesques d'arrosage que les cantonniers âgés et tristes y répartirent indifférents à ce que, du tuyau de cuivre dont leur doigt rude modère le débit, fusât en la solaire clarté un jet de pierreries d'eau ou une prismatique trajectoire d'arc-en-ciel.

Parallèlement à la voie carrossable où la la poussière est éteinte, aux trottoirs de sable, s'adjoignent des pelouses ombrées de bouquets d'arbres le long desquelles le soleil foudroie d'éclairs en éclats les vitres éblouies des façades d'hôtels opposites.

La longue allée fuit vers un bois composant ses masses de feuillages automnaux selon la trouée des routes qui le parcourent, un bois

d'où le vent, à travers les frondaisons périssantes et le subtil soleil, apporte une mémoire de senteur, une illusion tard en l'année qui meurt, de l'été éclatant et passionnel.

Presque seul promeneur à cette heure hâtive et démodée, je m'assis à mi-longueur de l'avenue pour songer au gré des survenances de rêveries.

Les pays, les êtres, les désirs de ma vie, la succession des moi-même, les amas de vaines pensées, les amours dont la déchéance dénude le charme et l'amertume posthumes....

Parmi tout ce passé épars des illuminations rétrospectives s'allumaient comme ces éclats d'éclairs aux vitres de soleil, des indécisions de périodes stagnaient en massivités des feuillages de là-bas, des heures s'éclairaient d'une subtile clarté, et, avec une insistance à vaincre l'oubli dénégateur de ce qu'elle fût, à dessein amassé sur son souvenir, une figure s'approchait si près que je me levai pour en fuir la présence.

La vaste allée s'alanguissait alors d'oblique soleil, et, sur la terre ondoyée, très loin, apparut la première voiture de la promenade mondaine dans l'orgueil de ses laques et le piaffement trotteur de son cheval harnaché de cuivres et

de cuirs, et au fond, allongée aux coussins, Celle qui avait prévenu ma songerie et que fuyait ma terreur du passé venait à moi par la fatalité des rencontres. La robe enfouissait ses plis sous une fourrure précautionneuse de quelque frisson vespéral et le visage souriait sous le dôme de l'ombrelle inclinée en arrière.

Elle passa sans me voir et que j'emportasse autre chose de cette cursive vision qu'un éclair d'or secoué à mes yeux par sa chevelure !

J'avais fait quelques pas pour la suivre sous ces feuillages d'automne où elle allait promener son indifférence, et déjà, avec la promptitude des rêves, je m'imaginais l'avoir rejointe au détour d'une allée. Sans étonnement elle était descendue : « Viens, lui disais-je, ce bois est triste et vaste, comme fut notre amour, et bien qu'on y marche sur des feuilles mortes, allons aussi à travers le passé exfolié qui est en nous. Traversons ces arbres que troue encore le dernier soleil ; par delà, aux lisières, il doit finir sur des plaines ou des mers, marchons vers la nuit et nous verrons peut-être l'étoile. »

Hélas, pour toujours, seul et distancé, je

regardais dans l'avenue, vers les feuillages de là-bas, fuir la vision perdue avec son sourire d'autres soirs, et l'ombrelle inclinée en arrière semblait la défendre par son orbe de bouclier de soie !

LES PROMENEURS.

L'époque des radieux et trop riches couchants sur les monts, les bois et les plaines et parmi les nobles fleurs aux parterres a passé. A peine si maintenant une stérile splendeur ensanglante un instant le ciel irrité où le jour meurt en les nues périlleuses. Le plus souvent c'est vers l'ouest l'incurie d'une langueur violette et calme, pareille à de la tristesse et au silence.

A nous qui hantons les heures de la vie, avec le soin d'y être attentifs à nous-mêmes plus qu'à elles, s'apparie, par une concordance mystérieuse, cet état meurtri et en suspens de l'année; aussi fût-ce par un de ces soirs pâles et subtils, au crépuscule, un de ces soirs où les mains de ceux qui parcourent les vieux jardins sont disjointes de

toutes étreintes et déliées en une sorte d'indifférence pensive et plus lasses que le poids d'antiques bagues même dont elles s'ornent ne les pourrait alourdir, par un tel de ces soirs que nous eûmes, à travers une mélancolie spéciale, une vue réciproque de ce que sont réellement l'un pour l'autre ceux qui se croient l'un à l'autre.

Notre tardive promenade avait évité l'obscurité des trop hauts arbres et des environnantes futaies où il semble que s'élabore la nuit.

Nous avions reculé devant le malaise de s'immiscer au lieu redouté d'où l'ombre provient et où elle se concentre avant de départir au monde son frisson varié et amoindri de tant d'espace où il se propage ; nous avions fui la forêt déjà nocturne pour le charme aplani d'un vaste jardin.

Les allées y sont bordées d'arbres fruitiers en pyramides alternant avec des ifs de destination ornementale, et nous nous sentions rassurés par l'ordonnance symétrique de ces plants simples et trop isolés pour que leur aspect pût porter l'esprit aux conjectures inquiètes.

Le lieu était lucide à demi de crépuscule

et disposé pour que nul subterfuge de l'alentour ne s'interposât entre la mutuelle notion que nous eûmes de nous-mêmes à cette heure et nous permît d'attribuer à rien d'autre qu'à notre propre disposition interne le sentiment que notre double présence nous suggérait.

Au sable fin et doux le bruit de nos pas s'étouffait et palpitait entre le buis des bordures...

Le sable est doux et le bruit des pas y palpite comme le signe de quelque chose qui voudrait fuir et dont l'adhérence inévitable décèle l'origine et la situation terrestres. Le bruit de nos pas dément à peine le silence qui est déjà une préalable manière d'être absent.

Ce pas qui effleure la terre avec une façon de la répudier, ces longs voiles qui semblent n'environner qu'une forme imaginaire, tout en Toi ne concourt-il pas, muette promeneuse, à détruire en l'esprit l'idée que tu sois une de celles qui aiment et passent dans la brièveté de la vie, sans antériorité possible et secrète et sans ultériorité, qui n'existent que dans l'instant où elles s'anéantissent déjà. Tout en ta manière

d'être est d'être, sinon surnaturelle, au moins si superflue à ton époque qu'on ne peut croire que là se borne ton passé et qu'on le rattache à quelque chose de disparu à quoi correspond comme un symbole la vieille armoirie qui s'efface peut-être à l'anneau de ton doigt et qui semble assigner à ton existence une date de Temps et de Songe.

Et moi, n'ai-je pas à tes yeux quelque analogue aspect d'outre vie, n'est-ce pas à une autre apparence de moi-même, plus subtile et qu'obstrue et recouvre plus qu'à demi mon être ordinaire, à qui acquiesce ton sourire comme au véridique compagnon dont tu perçois derrière moi la transapparence. N'est-ce pas à ce promeneur mystérieux que s'adresse, à travers et au-delà de ce qu'il feint de voir, ton perspicace regard qui semble se fiancer plus loin à de l'invisible.

C'est ainsi que nous nous aimons ce soir car ne faut-il pas que chacun ne s'entrevoie qu'à travers un réciproque fantôme, tant ce qu'il y a de supérieur encore et d'un peu pur en les vivants ne sympathise plus qu'avec des ombres.

Le combat dans la forêt

A BERNARD LAZARE.

LE COMBAT DANS LA FORÊT

Il est, dans la mémoire des siècles, d'involontaires victimes d'un destin implacable dont l'aventure semble porter en elle la preuve d'une secrète Loi perpétuée à travers les larmes des yeux et l'incohérence des cœurs, car, hélas ! les Etres que l'amour a assignés l'un à l'autre pour leur réciproque bonheur l'aliènent par une sorte d'incompatibilité occulte, une force d'hostilité qui se révèle en eux comme une présence surnaturelle, maligne et interne ; et, c'est alors que l'inconscience de cet enchantement les voue à se méconnaître et à souffrir de leur joie dégénérée. Le même prestige de malice les isole l'un de l'autre. Ensemble ils subissent d'imaginaires absences plus douloureuses que la Mort, et, face à face, ils sont comme des

étrangers ; mais aussi, si, à travers la Vie et l'Ombre insidieuse où un Génie ou une Fée, par quelque artifice de leur astuce, semblent les avoir perdus comme dans une obscure forêt, ils se rejoignent et se reconnaissent sous les masques d'illusion qui les ont défigurés, quelle joie profonde à se retrouver hors du sortilège évanoui, à se retrouver fût-ce pour se meurtrir encore et en mourir !

I

En un lieu d'arbres et de fleurs, près d'une Mer qui n'était point tentatrice de leur mélancolie car ils ignoraient toutes choses qui, du rêve ou du désir d'un seul instant, deviennent l'irrémédiable tourment des âmes qui les ont songées, placés là par un Génie et une Fée oublieux de l'antique conflit qui sépare leurs races divines d'une inimitié natale, deux Enfants y grandirent leur beauté d'Adolescent et de Vierge.

Toutes les merveilleuses douceurs de ce jardin enchanté passèrent en eux, et on eût dit que d'avides innocences de regards et

d'extase transportassent en leur âme une perfection équivalente aux terrestres splendeurs parmi lesquelles ils vivaient. Tant d'oiseaux chantaient dans le vent de la Mer qu'il s'en était apaisé et il y eut au ciel des signes de bonheur éternel.

La quiétude des nuits était plus que du silence et les Parrains avaient disparu, laissant seule la double et pacifique enfance grandir sans savoir qu'à une heure fatale les Dispensateurs célestes de son sort reviendraient obéir à la délégation d'adversité qu'ils représentaient. Car il faudrait que des mains mystérieuses aveuglent ces yeux et mettent sur ce bonheur le signe qui pervertit les destinées.

Un soir d'années vécues parmi les fleurs et qu'ils ne dormaient pas, leurs bouches scellèrent l'emprise des Amants, un soir qu'un astre brûlait au fond du ciel.

Leur sort aussitôt cessa d'être unanime. Un double rapt ailé les déroba à l'amour, et les Perturbateurs inexorables intervinrent pour leur œuvre rivale, tandis que, dans la nuit chaude de l'activité des sèves, une forêt imprévue crût sur le terrain de tant de félicité, le long de la mer, sous les étoiles, inex-

tricable et pleine de troncs où semblaient se tordre dans l'écorce des formes douloureuses et des apparences nocturnes.

En proie à la divergence de l'exil ils ne pouvaient rien contre la double force qui les opprimait. De froides cuirasses d'un fer niellé de toutes les fleurs stériles des prairies souterraines couvrirent leurs poitrines.

La voix frêle de la jeune fille se grossit de la sonorité du casque et la voix forte de l'adolescent s'étouffa sous la matité de la visière d'airain. Le glaive, la lance, l'armure leur attribuèrent, d'accord avec l'occulte puissance qui les maîtrisait, pour la douloureuse aventure de leur destin, les apparences guerrières d'un Amadis et d'une Marphise, et tous deux partirent, guidés par leurs Arbitres despotiques, chacun à une orée de la forêt, s'aimer d'un amour misérable et privé, à travers les terres, les monts, les chemins, les villes, à travers eux-mêmes !

II

Vers les mystérieuses querelles des armes ils allaient par des routes diverses.

Lui, chevaucha d'abord de mornes landes pierreuses prolongées sous le ciel vide en des silences transpercés d'oiseaux criards dans le vent qui, d'une aile immense, parcourait la nudité muette des vastes plaines.

Son ombre sous le soleil ou sous la lune le précédait comme un fantôme déjà las qui se coucherait toujours pour dormir et qu'éveillait le pas du cheval qui, de lui-même, vers le soir, s'arrêtait pour manger la mousse des rochers humides de sources minces jaillies de l'entraille de la pierre en claires et patientes larmes.

Son armure déjà ternie était fruste de poussière, et il passait, lueur sourde, sur l'obscurité du sol et parmi la ténèbre nocturne.

Elle! marcha, longtemps, à travers des marais où croupissait l'eau extravasée de la mer; le sel de cette stagnante amertume cristallisait aux rives paludéennes une poudre adamantine; l'herbe était amère comme le pain du pauvre, les arbres si grêles que le souffle du vent les ployait comme des roseaux; et ces humides salines se desséchaient, raréfiant une eau mortelle aux mirages d'étoiles tombés s'y éteindre.

C'est ainsi qu'ils allaient parmi la tristesse des abandons.

Un soir, le hasard ou une incurie de leurs destins ennemis faillit les réunir.

C'était au bord d'un lac sourdant sur le plateau d'une montagne ardue, un lac ! tristesse de toutes les larmes des sources des landes et de l'infiltration des marécages, et, sous le crépuscule, figée en taie opaque d'œil qui a trop pleuré.

Face à face, ils se tenaient à l'opposite des rives et l'ombre était entre eux. Ils reconnurent l'astre qui avait brûlé sur leurs baisers, mais cette apparition du ciel de jadis en l'onde terne était si morne qu'ils tournèrent leurs chevaux et sans s'être vus s'enfuirent dans la Nuit.

Ils connurent dès lors toute l'abondante angoisse d'errer seuls par des paysage si tristes qu'ils étaient désertés des oiseaux et où les lions bâillaient en y hurlant leur faim ; les sables nus où l'empreinte des pas semble s'emplir de sang quand le soleil occidental verse sa pourpre sur la solitude ; toutes les soifs des midis et les terreurs des âmes au crépuscule, parmi l'ombre ; les défilés d'abruptes roches ; les gorges que comble le flot de torrents

d'une eau si froide aux pieds qui s'y trempent qu'elle glace le front et gèle la pensée, d'autres desséchés et qui roulent encore un silencieux tumulte de pierres !

L'ombre des montagnes pesa de tout son poids sur leur âme.

Parfois ils découvraient des vallées exubérantes de grasses verdures où les sources fumaient comme des haleines, parmi des fleurs plus fraîches que des chairs d'enfant : délices d'ombres et de calmes, évanouies en souvenirs de songes !

Et si, dans leur errance aveugle, ils suivaient les mêmes chemins, c'était quand la pluie ou le vent avaient effacé aux poussières muettes leur successif passage.

III

Les Villes ! parmi les vergers où les tireurs d'arc qu'on aperçoit gesticulant à travers les arbres percent des cibles en forme de cœurs et de bêtes et atteignent de leurs flèches, par parade, les fruits mûrs qui pendent aux branches, près des fleuves où des barques

croisent leurs rames et leurs proues façonnées de simulacres protecteurs et leurs poupes dont les pavillons de soie traînent en l'éventail des sillages, au bord des routes où passent les marchands, les vagabonds et les astrologues, près de la mer, les Villes ouvraient leurs portes de chêne, de bronze et d'or à la Guerrière inconnue.

Les grandes dalles des places sonnaient sous le sabot de son cheval. Parfois, au lieu d'une simple curiosité à la voir c'était un enthousiasme pour sa vaillance ; des cloches l'accueillaient et des palmes qu'elle détournait du geste.

Souvent son renom de victorieuse était parvenu là par quelque chevalier qu'elle avait vaincu sur les chemins et fier de montrer, sur ses armes faussées, la trace des coups reçus et, à sa poitrine, une délicieuse et douloureuse blessure, baiser cruel de la Vénus armée.

L'Agressive avait tiré l'épée de la Fée dont l'esprit était en elle et elle se plaisait, avec une morne ardeur, à sa tâche. Souvent, elle appuyait la pointe aiguë sur quelque cœur prostré de défaite pour l'audace d'avoir aimé, parfois, c'était comme pour assouvir un

instinct secret si les yeux ou la voix du téméraire lui rappelait quelque chose du frère perdu ! partout ainsi, elle rencontrait un incessant fantôme formé de profondes mémoires, et qui renaissait toujours, et toujours, obéissant à un despotisme supérieur, — le même qui lui avait ravi sa joie — elle s'acharnait contre les apparences du passé, cherchait de nouveaux combats et souffrait dans son âme aveugle.

IV

Quand il traversait les hameaux les filles enamourées le suivaient pour baiser sa main sous le froid gantelet qui glaçait leurs lèvres.

Longtemps, elles pleuraient le deuil de son passage, assises, dans la cendre, à l'âtre noir, ou, au seuil des portes ; leurs longs cheveux cachaient le mal de leurs faces pâles. Parfois il croisait des cortèges de moines portant, pieds nus, avec des psalmodies à travers des plants de cyprès dont les ombres étaient des larmes, en une bière d'ébène, des

princesses mortes couchées sur des lits d'asphodèles ou des brassées de lis, et à sa demande aux pleureuses : Qui était celle-là dont l'obsèque fleurie était presque nuptiale ? la réponse, à travers des pleurs : Ceci fut la petite Princesse Floriane qui vit passer le chevalier Amadis et qui est morte de l'aimer, si triste en sa chambre au haut de la tour du Ponant que le soleil avait pitié d'elle et éteignait ses rayons avant qu'ils atteignissent la fenêtre.

Des cités encorbellées de murs de pierre, vers les fontaines où il songeait à l'écart tandis que son cheval broutait l'herbe fine, des cortèges de vierges descendaient vers lui par les chemins en lacet à travers les orges et les blés. Leurs pas légers se mêlaient au soupir du vent en leurs cheveux. Les plus folles portaient des lampes éteintes ; quelques-unes cueillaient des fleurs pour s'en parer et toutes venaient lentement à lui, en longues robes blanches, avec des couronnes d'anémones et des écharpes dorées, et longtemps, elles le considéraient sans que seulement il les vît.

Des courtisanes, ruées en désordre de rires et de pas et dont beaucoup étaient nues avec

de durs joyaux en leurs éclatantes toisons, lui poussaient le coude, et, alors, il se levait pour reprendre sa route et s'arrêter de nouveau, plus loin, à quelque carrefour, sur une pierre ; un jour il fut suivi en sa fuite par une enfant blonde et comme pâle d'avoir longtemps songé de lui ; silencieusement elle déposa sur ses genoux un bouquet de petites fleurs dont le parfum lui fit lever la tête, et il parla ainsi à la persévérante amoureuse :

« Laisse-moi car je souffre de l'irréparable douleur d'un baiser unique et interrompu. Les lèvres qui me l'ont donné se sont fermées ; celle qui était le trésor et la source inépuisable de pareilles délices m'a été ravie. Laisse-moi car je trouve en toi la mémoire d'elle. Vos cheveux seraient pareils s'il était une chevelure qui valût la sienne, mais tu n'es qu'une image perfide et une illusion de ce qui fut ; cesse de vouloir en éveiller le mensonge, toi qui ne peux m'en rendre l'identité, car il me manquera toujours de croire que tu puisses être celle qui n'est plus. Ah ! si tu étais plus elle que tu ne sembles l'être et autre qu'une apparence approximative où je retrouve toute ma douleur sans

pouvoir y intégrer ma joie, comme je me précipiterais vers tes bras, mais, va-t-en, quelque mystère m'a frustré de mon bonheur et l'énigme de moi-même n'est pas à se résoudre. »

Et comme l'Enfant le regardait avec des yeux qui semblaient l'encourager à quelque connivence crédule dont l'acquiescement dissoudrait l'obscure astuce, il la repoussa et mit le pied à l'étrier.

Elle se pendit à son cou et se laissa enlever jusqu'à la selle, mais un cabrement du haut cheval secoua l'étreinte des bras frêles ; elle tomba à la renverse parmi les fleurettes de son bouquet éparpillé, et le chevalier galopa loin d'elle, sans tourner la tête, sur son palefroi, la menaçante corne de son frontail en arrêt, rué vers l'ombre, à travers le crépuscule comme pour enfoncer son maître plus profondément en l'inextricable dédale d'un destin.

V

Il parcourut des plaines immenses sous la nuit, l'aurore et le midi ; au tomber d'un

soir, il entra dans une grande forêt de fleurs et d'arbres, poussée le long de la mer, sur des dunes rongées de vent et d'écume. Des souffles mélancoliques mouraient parmi le feuillage.

La futaie où il errait était comme un emblème de douleur et l'effet d'un miracle de nature. Des formes captives souffraient dans les troncs où larmoyaient des résines cristallines ; des nodosités de branches étaient des gestes de poings fermés ; des racines se crispaient semblables à des pieds pris au sol, et d'étranges oiseaux nocturnes, sinistres songes, heurtaient en un lourd choc la masse aveugle de leurs plumes. C'était la forêt merveilleuse grandie sur l'espace désert d'un ancien paradis et il semblait, aux soupirs épars dans les feuilles, que des ombres de douces âmes y attendissent quelqu'un.

Arrivé au bord d'une mare où son cheval buvait en baissant la tête, il vit un autre chevalier sur la berge opposée.

Cet adversaire était vêtu d'armes pareilles aux siennes, seulement une belle chevelure s'échappait du casque et la cuirasse bombait sur un sein de femme. Tous deux, masqués et inconnus, se considéraient en silence, tan-

dis que, du mufle de leurs chevaux, les oreilles pointées et la queue inquiète, tombaient des gouttes, comme des larmes, dans l'eau !

Il lui sembla aux cheveux reconnaître l'Enfant qui ressemblait à la sœur perdue et il l'interpella :

« Est-ce bien toi qui viens encore à ma rencontre, Etrangère obstinée ? sous un aspect guerrier et comme si tu voulais de force imposer à ma mémoire ton aspect illusoire et violenter ma fidèle douleur et qui m'importunes ! »

Sa voix était sourde et rude sous le casque.

La fraternelle guerrière lui répondit d'une parole qu'amplifiait la cavité sonore de la visière.

« Je ne sais ce que tu veux dire, énigmatique parleur de l'ombre, mais je hais ta race amoureuse et brutale, à cause d'un amour arraché dont tu es le fantôme. »

Et le pouvoir de la Fée et du Génie, pour conjurer quelque occurrence réconciliatrice et dessillée, par la colère de ce défi, au nom de choses mystérieuses, les poussa à combattre.

Il fondirent l'un contre l'autre et leurs chevaux s'affrontèrent tête contre tête tandis

qu'eux, dans l'ombre, debout sur leurs étriers, se frappaient, à grands coups de glaives, si fort que leurs cuirasses en pièces dénudèrent leur chair, et en même temps avec un double cri de haine et d'amour tous deux se blessèrent.

Il s'étaient reconnus en ce cri, et face à face, démasqués, comme si avec leurs armures brisées fut tombé le redoutable enchantement de misère et d'absence par qui ils périssaient, ils se regardaient à travers le crépuscule qui allait bientôt être pour eux la nuit éternelle, ils se regardèrent par delà les années et le sort et le songe évanoui, et, chancelants, enlacés ils churent, côte à côte, dans l'herbe haute.

Et l'un deux murmura dans l'ombre car la Mort fait douce la voix, le soir !

« Quelle étrange folie nous a séparés, ô mon âme, pour l'aventure ambiguë où nous périssons victimes hélas! d'un pouvoir supérieur et surnaturel qui prit la place de nous-mêmes et que nous avons surmonté trop tard.

Par la force de quelle hostilité tout cela est-il arrivé ? En l'impuissance de notre inconscience nous avons souffert l'un de l'autre par une mystérieuse et double absence qui était

d'être autres que nous ne nous souhaitions, et, quand notre mortelle erreur se dissipe enfin, c'est pour mourir des blessures que nous nous fîmes alors qu'en proie à ce triste songe dont nous nous sommes éveillés pour nous rendormir à jamais en l'oubli funèbre !

Quelle étrange folie, ô mon âme, et comme ce soir est beau malgré la sanglante rosée dont l'herbe ploie. Regarde : l'astre qui brûla jadis à notre ciel consume entre les branches son inextinguible et dévoratrice clarté.

Mais comme ce songe a été long ! plusieurs fois nous fûmes au point de l'interrompre, entre autres où cette étoile se mira dans un lac pour nous avertir que nous étions là.

Ah ! comme nous tendions à vaincre le sortilège qui nous accablait car malgré l'horreur de l'aventure nous nous étions présents par la pensée et nous conservions, enfoui sous l'obscurcissement passager et la cendre de notre joie, l'idée de notre amour. Les bons chevaliers qui venaient ployer les genoux devant toi et dont tu répudiais l'hommage étaient des retours abdicateurs de moi-même et les vierges repoussées à vouloir m'aimer furent d'occultes tentatives du rappel de ton amour à ma folie ; mais il fallait que le double cri, douloureux

et efficace du sortilège transgressé par l'accord rénovateur de nos désirs, fût poussé, dans le désastre d'une nuit funeste, pour que nous nous reconnussions.

Ecoute, le feuillage ne frissonne plus, les souffles qui y étaient nos douces âmes d'autrefois sont rentrés en nous et notre dernier soupir, ô mourant, ô mourante, fera seul tressaillir la paix des grands arbres. »

Et côte à côte, en leur jeunesse détruite et reconquise, parmi l'herbe et les hautes fleurs silencieuses, ils gisaient, en l'accord d'une étreinte mortelle, unir leurs blessures muettes et leur sang taciturne.

Hermogène

A JEAN LORRAIN

HERMOGÈNE

A l'entrée de la forêt je tournai la tête, et, la main sur la croupe pommelée de mon cheval, je m'arrêtai pour regarder, par-dessus mon épaule, à travers les premiers arbres, le pays que je venais de parcourir et pour tâcher d'y apercevoir encore une fois la maison de mon maître Hermogène.

Elle devait être tout au bout de la morne plaine saumâtre et marécageuse qui étalait, au loin et à plat, le damier d'eau de ses salines où se réverbéraient aux flaques à fond rosâtre et cristallisé les rayons d'un soleil couchant. Il m'aveuglait car je l'avais en face de moi et toute cette terre craquante et saure, traversée durant la moiteur d'une après-midi d'automne, n'était plus, à cette heure, qu'une étendue de brume dorée au-dessus d'un mi-

roitement. La buée et l'éclat s'en renforçaient au dehors de la forêt par la demi-obscurité qui sommeillait à l'intérieur du couvert.

De grands pins dressaient, d'un sol mat et feutré, leurs sveltes troncs ensoleillés à mi-hauteur et où l'ombre montait à mesure que le soleil descendait vers la mer qu'une fois l'astre absorbé je distinguai, lisse et immobile, à l'horizon au delà de la plaine rase et quadrillée de ces mares où, tant la salure de leur eau était tiède, avait refusé de s'abreuver mon cheval qui frappait doucement du sabot le terrain de bure du sous bois en y faisant dérouler sur la pente les pommes de pin dont elle était jonchée.

Elles me rappelèrent celles qui brûlaient à l'âtre de mon maître Hermogène, l'autre soir qu'attentif et mélancolique, je maniais entre mes doigts leurs écailles délicates où scintillait une larme de résine, tandis que mon hôte, assis à mon côté, me racontait son histoire, si doucement que sa voix me semblait venir de moi-même et comme si c'eût été au fond de moi qu'il parlât.

Ah ! que souvent j'avais repensé à lui durant cette lente chevauchée par les petits sentiers grésillants, le long des salines paludéennes.

L'air moite et spongieux était si imprégné de sel que ma langue en sentait le goût sur mes lèvres. La tristesse d'Hermogène n'avait pas dû être, certes, plus âcre et plus amère. Il m'avait semblé refaire la route de ses jours et je me disais, reprenant mon chemin par le lieu déjà assombri : Puissé-je comme lui entrer dans le crépuscule ! puissé-je m'asseoir à la fontaine et qu'il y ait un âtre pour toutes les cendres de mes songes !

J'étais arrivé à un endroit de la forêt où elle m'apparut à sa suprême beauté automnale. De grands arbres espaçaient une clairière. Leur feuillage était roux et doré, et, bien que le soleil eût disparu, il semblait s'en continuer un éclat aux cimes où persévérait l'illusion de sa survie par la teinte de sa présence. Aucune des feuilles ne remuait et pourtant une parfois, d'or terne et déjà sec, d'or clair et encore vivant, tombait comme si le petit bruit mélancolique de la fontaine où elles reflétaient leur suspens eût suffi à déterminer dans la sorte d'indifférence silencieuse de l'air le prétexte de leur chute.

Je regardais celles qui tombaient au bassin de la source. Deux, puis d'autres encore et une que je sentis frôler ma main. Je tressaillis car

j'attendais, anxieux de ce silence, pour continuer ma marche que quelque cri d'oiseau ait rompu l'immobile sortilège. Tout se taisait d'arbre en arbre et si loin que je me sentis pâlir, moins peut-être de solitude que de cette caresse de feuille qui m'avait effleuré la main, plus légère qu'au songe les lèvres même du souvenir. Je m'approchai de l'eau, instinctivement, pour y voir mon visage et l'y voyant pâle et perplexe, vieilli de tout ce qu'une onde ajoute de nocturne à ce qui s'y mire, je pensai à Hermogène, à mon maître Hermogène. J'entendais de nouveau sa voix au fond de moi et elle me répétait la mélancolique histoire qu'il m'avait contée, l'histoire qui commençait aussi à un carrefour de la forêt près d'une fontaine où il avait vu son visage !

*
* *

Par quelles voies mystérieuses, me disait Hermogène, à travers quelles impitoyables aventures avais-je dû passer, me disait-il, pour n'y avoir conquis que le sentiment d'une immense tristesse, telle qu'elle me voilait, par l'excès de son amas, la mémoire de son ori-

gine et le progrès de son état. Elle m'opprimait de tout l'oubli de ses causes et de tout le poids de sa consistance.

Rien n'en illuminait le sourd et ténébreux passé : Glaives d'or parmi les cyprès ! Bagues de joie et d'alliance perdues aux eaux captatrices ! torches, sur le seuil, par le vent de la nuit ! sourires au fond du crépuscule, rien n'illuminait l'ombre invariable d'où j'étais parvenu, par de laborieux chemins, jusque là où, las d'une marche dont la fatigue seule me faisait ressentir la distance, perdu dans la forêt, je m'assis au bord d'une fontaine comme on se repose auprès d'une tombe.

Tout ce que j'avais souffert était mort en moi et je respirais l'odeur de cendre qu'exhalait ma mémoire. Il s'y était mêlé certes des chairs, des fleurs et des larmes car j'y retrouvais un triple parfum de regret, de mélancolie et d'amertume. Il y avait des échos au fond de cette taciturnité intérieure, mais ils y étaient engourdis et ce passé informe et mystérieux m'environnait de ses ténèbres endolories. Sans savoir ses circonstances, je ressentais un regret, une mélancolie et de l'amertume ; j'aurais voulu que ses lèvres vinssent

murmurer sa raison à mon songe ; j'aurais voulu boire à son lac léthéen une mémoriale jouvence comme à l'eau de cette fontaine où je m'aperçus venant à moi, face à face, comme le silence vient à la solitude avec le désir d'apprendre l'une de l'autre le secret de leur accord.

Mon visage dans l'eau intermédiaire n'allait-il donc rien m'apparaître de moi-même. Mes mains se tendaient vers le reflet de leurs paumes blessées. O mon Ombre qui m'apparaissais ainsi, tu semblais pourtant venue du fond de mon passé. Tu devais savoir ses voies mystérieuses ou ordinaires, ses aventures impitoyables ou quelconques. Dis ! sourires au crépuscule ! glaives d'or parmi les cyprès ou la torche peut-être ou les bagues...

Mais l'eau attentive et morne se troubla et l'image s'effaça où j'avais voulu connaître mon âme.

Une pierre tombée avait détruit le miroir et me fit lever les yeux. Ils rencontrèrent ceux de l'Etrangère qui avait ainsi interrompu ma rêverie et qui semblait suivre la sienne sans s'apercevoir de ma présence.

Elle était debout en sa robe déchirée et cendreuse que dépassait son pied nu avec lequel

elle avait poussé la pierre perturbatrice. Une curiosité singulière me portait à interpeller cette survenante. Il me semblait que je n'aurais qu'à me ressouvenir pour entendre ce qu'elle me dirait. Nos Destins avaient dû se toucher leurs lèvres et leurs mains avant de se séparer pour quelque circuit inverse où ils se rencontraient enfin de nouveau à un point de leur durée. Ils étaient la moitié l'un de l'autre et ma tristesse ne pouvait être que l'entente de son silence.

Oui, mon fils, continua Hermogène, elle m'a parlé. Elle m'a dit comment elle avait quitté la ville. La vie qu'on y menait était bavarde, emphatique et frivole; le sommeil inutile. La veille n'y fructifiait pas en lendemain et chaque jour périssait ses fleurs misérables et passagères. Cette ville était immense et populeuse. Ses rues innombrables s'entrecroisaient en mille détours, et toutes aboutissaient, par quelques unes où elles se dégorgeaient, à une vaste place centrale pavée de marbre. Des arbres odorants poussaient çà et là entre les dalles disjointes et y sculptaient une ombre délicieuse; des eaux fraîches y jaillissaient parmi le silence moite dans un air cristallin. Mais cette place était déserte

toujours ; il était défendu de s'y arrêter et même de la traverser. On eût pu y rêver sous les arbres, boire à l'eau, se confronter à la solitude et il fallait que la foule errât sans cesse par le labyrinthe des rues poussiéreuses, entre les hautes maisons de pierre à portes de bronze, parmi les visages différents et les discours superflus. Ah triste ville ! On y errait désespérément à la recherche de soi-même, ceux-là du moins que ne satisfaisait pas de disputer au coin des carrefours, de pérorer du haut des bornes, de trafiquer sur les comptoirs ou de danser au bruit des tambourins.

La plupart s'en contentaient. Ils vont et viennent sans s'apparier plus que pour l'accord d'un marché ou l'entente d'un désir. Quelques sages s'y promenaient, un miroir à la main. Ils s'y regardaient obstinément pour essayer d'être seuls, mais de hargneux enfants cassaient à coups de pierres les glaces attestatrices et la foule riait d'imposer ainsi l'autorité de son despotisme...

A mesure qu'elle parlait, il me semblait que la vision qu'elle évoquait avec dégoût se reconstituait en moi. J'y entendais comme un lointain bourdonnement intérieur. Ils se levait de mon passé des rumeurs mémoriales et ana-

logues et je redisais aussi comme l'Etrangère : Quittons la Ville, quittons la vie frivole et vaine, la Ville...

Elle l'avait quittée un matin, lasse d'errer parmi la cohue composite et uniforme, parmi la poussière des sandales et la sueur des visages. Elle croisa sous la poterne ceux qui venaient du dehors accroître le nombre des vivants d'ici et, quand elle eut dépassé les murs, elle entendit, sur un arbre, un oiseau qui chantait. L'orgueil d'être seule l'exaltait et elle se sentait grandir à mesure qu'elle s'isolait.

Ses robes légères et précieuses frôlaient des fleurs tandis que, par des chemins charmants, elle descendait vers la mer. Des grèves la bordaient, roses sous l'aurore, qui fondirent d'or à midi et devinrent violettes au crépuscule. Ah crépuscule sur la première journée de songe ! Son ombre sur le sable lui disait qu'elle était seule et que le reste d'elle-même n'était plus à ses pieds qu'un fantôme, et ce fut à son ombre qu'elle sacrifia vers le soir, jetées à la mer, les pierreries de son collier qui tintaient entre elles plus mélodieuses que des larmes. Son collier était composé de trois sortes de pierre, toutes se valaient et l'en-

semble était inestimable. Il y eut, toute la nuit, une étoile sur la mer, jusqu'au matin une étoile sur la mer !

Mais je m'appliquai encore mieux ce que l'Etrangère me raconta quand elle m'apprit comment les satyres et les faunes la dépouillèrent et la laissèrent nue dans la forêt. Je compris que ses actes et ses sorts représentaient chacune de mes pensées. Je comprenais comment j'avais vécu intérieurement les emblèmes de ses aventures. C'était d'elles que s'était constituée ma tristesse.

Les satyres l'avaient d'abord entourée en dansant. Les hautes herbes fleuries les cachaient à mi-corps et leur bestialité piétinait tandis que leurs mains offraient des grappes de raisin, des fruits et des pommes odoriférantes, mais leurs mains étaient vite devenues brutales et hardies.

C'est ensuite qu'elle vécut dans les bois, errante et hautaine, toute à quelque soin mystérieux et désespéré : un philtre qui créerait des âmes dans la chair poilue des Ægypans rôdeurs. Elle soulevait de ses mains frêles d'énormes pierres et au lieu du baume ou du talisman c'étaient des crapauds ou de l'eau croupie qui y dormaient ; les serpents

glissaient sous les feuilles sèches, et il éclosait des orfraies d'œufs qu'elle croyait de paons ou de colombes ; un poison bouillonnait où elle composait un dictame...

Mon fils, me dit, Hermogène, je savais enfin l'origine et la matière de ma tristesse par tout ce que m'avait dit l'Etrangère. Il a fallu qu'elle vînt à moi pour que je prisse, à travers elle, conscience de ma misère. Elle m'avait semblé immense et confuse, je la trouvai alors démesurée mais, à la voir claire et minutieuse, je reconnus l'avoir méritée.

On ne se retrouve plus quand on s'est une fois perdu et l'amour ne nous rend pas à nous-mêmes ; pourquoi n'avais-je point été de ces sages précautionneux qui, dans la ville, marchaient en portant à la main un miroir pour essayer d'être seuls en face d'eux-mêmes car il faut vivre en présence de soi.

*
* *

Tel fut le récit de mon maître Hermogène et sa rencontre avec l'Etrangère. Il y avait pris de curieuses leçons car son esprit était raisonneur, mais il aimait à vivifier ses raisons

d'allégories. Peut-être avait-il voulu me frapper davantage en mêlant quelque fable à son enseignement.

Son apologue était ingénieux et, certes, il n'avait pas été sans fruit car je m'écriais : Heureux ceux qui comme Hermogène se rencontrent en chemin de leur vie par l'entremise d'un songe, plus heureux ceux qui ne se sont jamais quittés et à qui leur propre présence a tenu lieu du monde.

La nuit était venue, mon cheval marchait sur les feuilles sèches et butait aux souches. Je ne savais comment trouver l'issue de la forêt et je cherchais aux étoiles à travers les arbres le chemin de l'aurore.

Le chevalier qui dormit dans la neige

A MADAME JUDITH GAUTIER.

LE CHEVALIER QUI DORMIT

DANS LA NEIGE.

Je n'ai pas connu mon père, me dit-il, un soir. Quelqu'un prit soin de mon enfance pauvre et les premières années de ma jeunesse se passèrent dans le château qu'il habitait et où il vécut fort vieux, maniaque et hypocondre, occupé à des machineries d'architecture et d'hydraulique, à des imaginations de jardins, de kiosques et de fontaines. Il se ruina à ces structures et, à sa mort, je vins m'établir dans cette chambre que je n'ai guère quittée depuis. C'est là que vit, ajouta-t-il, celui qui n'a pas eu d'aventures à cause d'avoir été par trop aussi le contemporain de l'époque qui n'est pas. De là ma solitude et l'apparence d'être hautain aux propos du

sort. La bassesse de ses offres justifiait l'abstention où je me tins d'y condescendre. J'ai vite borné mon désir à certains objets qui en fussent plutôt le signe que la matière. J'y joins des fleurs çà et là. Elles n'ont d'autres sens qu'elles-mêmes ; je les en aime mieux. J'ai aussi sur des socles quelques verreries cristallines et fatidiques. Un vase ne suffit-il pas à évoquer toutes les sources où l'on n'a pas bu ainsi que je vois aux vitres le dessin en arabesques de gel des grèves où je n'ai pas abordé et des forêts où je ne me suis pas perdu.

J'ai aussi au mur ce portrait. Il est, sous un air d'emblème et de songe, la figure d'un Destin. C'est en lui que j'ai vu le plus profondément en moi-même. C'est lui qui m'a averti de moi et c'est à l'énigme de sa tristesse que j'ai appris la leçon de ma solitude. Sa voix en a animé le silence ; ses mains en ont fermé les portes avec des clefs invisibles. Elles sont sous la sauvegarde de son geste armé et de ses yeux péremptoires. Regardez-le comme je l'ai regardé et puisse-t-il vous parler comme il me parla. Il est taciturne mais il n'est pas muet, car les portraits parlent et, s'ils ne s'expriment pas par leurs

lèvres peintes, on ne les entend pas moins. Ils sont, sur un miroir que façonne le cadre autour du verre où ils se reflètent, la durée de quelqu'un de presque surnaturel qui est derrière nous quand nous regardons son apparence, qui est peut-être en nous-mêmes, pâle et à fleur de songe !

J'ai longtemps scruté cette face morne et nue, cette face douloureuse aux yeux tristes. Les lèvres un peu gonflées se tuméfient d'une bouderie grave. Méditative face de désir et de mortification d'accord avec ces mains qui cramponnent leur lassitude à la poignée cruciale de la haute épée. Les faibles mains mélancoliques ne la lèveraient plus. Leur geste d'accablement a renoncé à tordre l'éclair engourdi de métal qui coule doucement le long de l'arête de la lame triangulaire.

Rien ne justifie plus l'habit de guerre qui roidit de sa cuirasse le torse maladif. La lumière au poli miroitant de l'armure semble se fondre en longues larmes blanches, et, sous cette vêture belliqueuse et emphatique, sous toute cette fausse apparence de force encore, du fond de l'être, de la vie et du destin, on sent monter à cette face nue la suffocante moiteur d'un sanglot tant ces mains à cette

épée superflue sont bien une attitude qui se résigne sans s'acharner à en manier davantage l'inutile fardeau plus lourd que la force et plus haut que la stature même de l'homme qui s'y mesure et y succombe.

J'ai pensé longtemps à ce visage, à ce corps qui n'est plus rigide que par l'inflexible armure qui l'accoutre, debout que par l'épée où il s'appuie. Son casque même qui gît auprès de lui montre qu'il n'a pas voulu mourir au moins sous le masque de la visière, donnant aux passants par sa prestance l'illusion d'être tel qu'il semblait, qu'il n'a pas voulu mourir en cette rigoureuse posture de fer dont il a déposé le mensonge s'il n'en a rompu que trop tard l'irréparable envoûtement, qu'il n'a pas voulu mourir sans s'attester soi-même à tous par la nudité prophétique de son probatoire visage !

Que fut-il dans les âges cet authentique humain dont l'emblème survit à l'apparence de ce qu'il a été ? Les vieilles Chroniques citent son nom et racontent son histoire : celle de ses actes qu'il suffit d'interpréter pour avoir le sens de son âme. Il vécut à un siècle de violence et de ruse. Il y agit par la parole et par l'épée. Il se souilla

simplement de toutes les actions humaines sans être ni plus cupide ni moins brutal que ceux qu'il dépouillait ou qu'il vainquit. A qui frauda, fourbe, il dénatura les poids de la balance faussée. Il s'employa à ce que la vie exige de tout homme, à ce qui s'appelle vivre, et les narrateurs de ses actes disent, après en avoir énuméré l'époque et la somme, qu'il mourut ensuite de langueur pour avoir, par une nuit froide, dans les montagnes où il conduisait ses soldats, couché en plein air dans la neige...

O mon frère des vieux âges et de toujours c'est cette nuit de ta vie que je resonge à jamais, cette nuit où tu fus celui qui a dormi dans la neige. C'est alors que tu compris le sens de ton passé, l'ignominie de tes désirs et l'opprobre de tes tristes jours.

Tu as le visage de quelqu'un qui s'est vu en face de soi. La pure et froide et chaste neige te donna la leçon régénératrice de sa blancheur. Elle s'infiltra aux jointures d'acier de ton orgueil ; elle larmoya au visage de fer de ton arrogance ; elle ensevelit en toi sous son linceul l'amas fruste et rocailleux de tes fautes comme elle nivelait autour de toi de sa lente tombée les gerçures faciales des

vieilles pierres, les pointes des herbes piquantes et stériles.

Malheur à qui hasarde sa vie à ses désirs. Il y a parfois dans le destin des rencontres mystérieuses ; il y a sous nos pas des espaces de miroirs où nous nous voyons tout entiers au lieu des marécages troubles et ternes qui étaient de la couleur de nos yeux ; il y a en nous des flocons de pureté et de songe qui éteignent la cendre tiède des feux où nous chauffions nos mains dégourdies et scabreuses. Mais, hélas, chevalier pur, à l'aube de la nuit de rédemption, tu n'eu pus supporter l'intime honte, et, devant toute la blanche campagne tranquille et purifiée, tu frissonnas à jamais de ton passé, tu tremblas de la fièvre éteinte de ce que tu fus et tu sentis grandir en toi comme sur une tombe surnaturelle le lys intérieur et funèbre dont ton être ne pouvait plus nourrir la sève évangélique et dont la tige brisée épanouit, visible, hors de ton armure, sa fleur en la grâce morbide et désespérée de ton visage, sa fleur aux pétales froids de tes mains nues.

C'est alors que redescendu des neigeuses et mortelles cimes et de retour dans les villes mortes de tes anciens songes et les palais

déserts de tes vieux désirs, parmi les luxes et les gloires vaines de tes pensées d'autrefois, tu languis les jours de ta lente agonie faite de la honte de ce que tu n'étais plus et du regret de ce que tu ne pouvais pas être. Ton passé pernicieux survivait trop en toi pour que tout avenir contraire ne périt pas à la contagion de son contact et tu souffris ainsi, engaîné par la matière brute et basse de toi-même, la dominant pourtant du visage pur de ta tristesse.

Tu souffrais ainsi quand un peintre inconnu représenta sur sa toile anonyme l'emblème que tu étais devenu. C'est ce portrait qui orne le mur de ma chambre. Il m'a averti de moi-même ; il a parlé à ma solitude de toute la voix de son irrémédiable et exemplaire tristesse. C'est lui qui m'a enseigné à ne point s'aventurer hors de soi, car tous les pas marquent sur la neige et s'y effacent si vite au moindre vent qu'on ne peut plus revenir d'où l'on est parti.

Aussi, quand vient le soir au-delà des vitres gelées en arborescences de forêts et en arabesques de grèves imaginaires où un regret imperceptible m'attriste de n'avoir pas abordé et de n'avoir pas dormi, je re-

garde, en maniant délicatement les verreries fatidiques et vides où s'amusent mes songes de soif et de philtres, je regarde, au-dessus des fleurs des consoles, sur le mur, dans son cadre d'écaille et d'ébène, debout en ses armes glacées et en son attitude morne et monitoire, l'antique portrait taciturne, avec sa face pâle et son épée, du chevalier qui a dormi dans la neige!

A LA PLACE D'UN FLEURON

Ma tristesse a trois belles robes :

Roide comme de la pierre, transparente comme du cristal, moirée comme de l'eau, trois belles robes brodées des mêmes fleurs de couleurs différentes ; et les trois ceintures sont de pareille longueur bien qu'elles pendent inégalement selon qu'elle les ceint autour d'elle.

Ma tristesse a trois demeures :

Sous les roses, la vigne ou parmi les cyprès ; dans chacune dort un miroir entouré de perles, de saphirs ou d'émeraudes. Elle s'y mire tour à tour et longuement, quoique ses invariables yeux et ses lèvres ne sourient plus de joie ni d'espoir, car ma Tristesse n'a qu'un visage, le même toujours, aux miroirs de ses trois maisons.

Ma Tristesse a trois amis :

Hier Aujourd'hui et Demain, mais elle ne les aime point, car elle sait que moi seul l'aime, moi seul qui sache nouer à ses belles robes la ceinture qui en dispose les plis quand elle se promène dans ses jardins de roses, de vignes ou de cyprès, quand elle promène en ses mélancoliques jardins les plis de l'une ou de l'autre de ses robes qui frôlent de leur lourde traîne le marbre des bassins, aux eaux de qui se mire le Temps, comme aux miroirs, hélas ! ma Tristesse.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 11 NOVEMBRE 1893

Sur les presses de

BUSSIÈRE FRÈRES

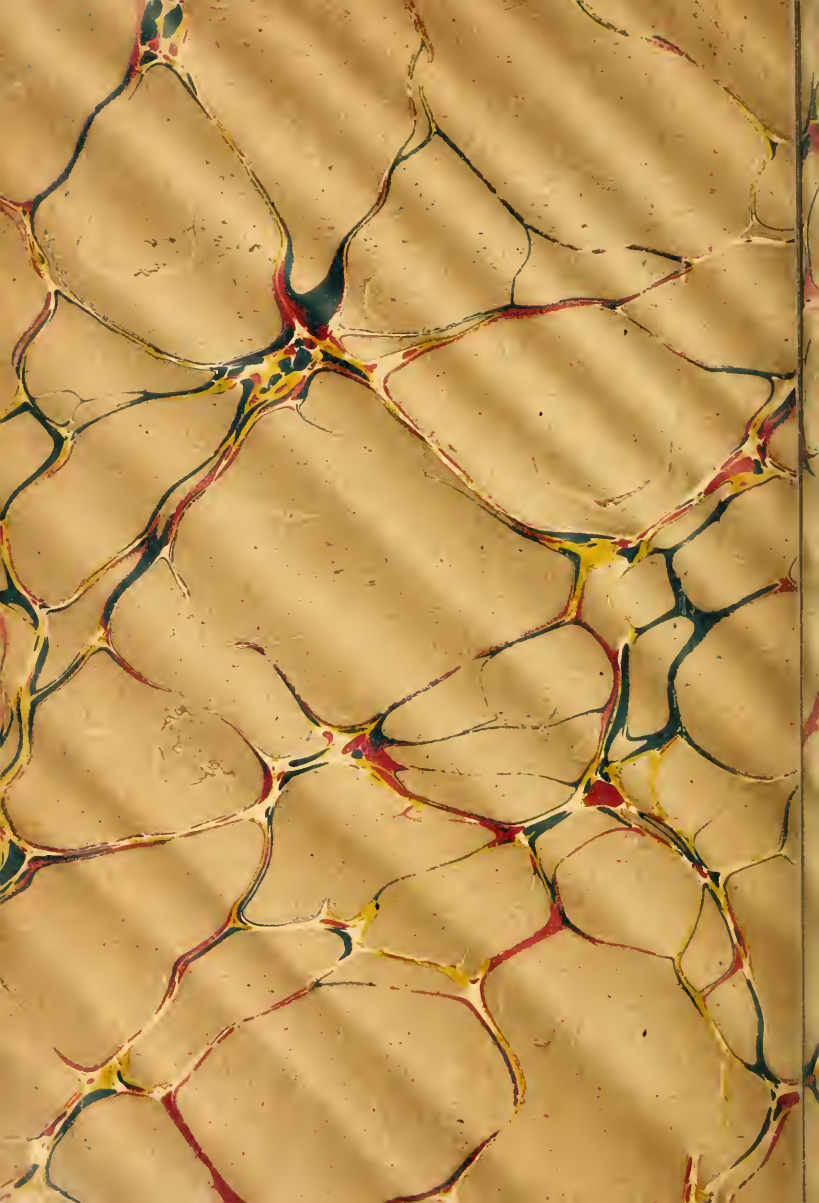
Saint-Amand (Cher)

POUR LA

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

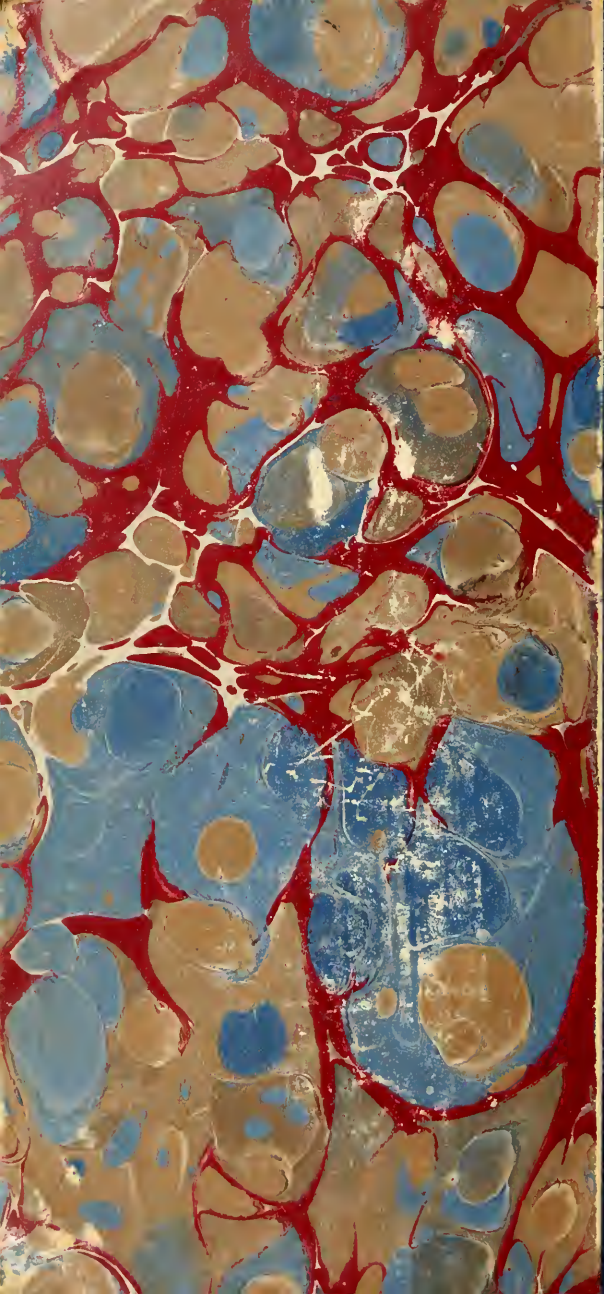
11, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 11

PARIS



PQ
2635
E34C6

Regnier, Henri Francois
Joseph de
Contes a soi-meme

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY